



**HAL**  
open science

# Les idéologies politiques dans le paradigme sociopsychologique et leurs origines psychanalytiques

Svetlana Radtchenko-Draillard

► **To cite this version:**

Svetlana Radtchenko-Draillard. Les idéologies politiques dans le paradigme sociopsychologique et leurs origines psychanalytiques. 2022. hal-03720229

**HAL Id: hal-03720229**

**<https://hal.science/hal-03720229>**

Preprint submitted on 11 Jul 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# **Les idéologies politiques dans le paradigme sociopsychologique et leurs origines psychanalytiques**

*Svetlana Radtchenko-Draillard*

## **Résumé :**

Le but principal de mon article est d'analyser l'idéologie politique comme un ensemble des idées philosophiques, sociales, politiques, psychologiques propres à une époque ou à un groupe social. Dans ce sens, l'idéologie est imposée d'autorité, par un endoctrinement (enseignement), par une mentalité des individus et de façon implicite dans la vie courante des gens (famille, travail, groupe, société, nation, etc.). Selon mon hypothèse principale, la théorie générale de l'idéologie est spécifiée pour le vaste « champ » interdisciplinaire des sciences politiques et sociologiques : de la cognition et de l'interaction psychologiques, des origines diverses psychanalytiques de son fonctionnement, des processus et pratiques culturels et du discours politique, en cela qu'ils caractérisent les groupes politiques (tels que les partis politiques, les leaders politiques, les identifications, les mouvements sociaux, les relations intergroupaux et internationaux, etc.). Selon plusieurs études analysées dans l'article, les principaux traits de personnalité ont un impact significatif sur les comportements, les attitudes, les identifications psychanalytiques, les idées politiques (choix électoraux, préférence pour l'idéologie donnée, attirance pour le leader politique particulier, etc.) des individus dans la société.

**Mots-clés** : idéologie, régime politique, cognition, discours, interaction, leadership, spécificités personnelles, idéal de moi, influences, négociation

## **Political Ideologies in the Sociopsychological Paradigm and Their Psychoanalytic Origins**

### **Abstract:**

The main purpose of my article is to analyze political ideology as a set of philosophical, social, political, psychological ideas specific to an era or a social group. In this sense, ideology is imposed by authority, by indoctrination (instruction), by a mentality of individuals and implicitly enters into the daily life of people (family, work, society, nation, etc.). According to my main hypothesis, the general theory of ideology is specified for the vast interdisciplinary "field" of political and sociological sciences: psychological cognition and interaction, the various psychoanalytic origins of its functioning, cultural processes and practices, and political discourse, in that they characterize political groups (such as political parties, political leaders, identifications, social movements, intergroup and international relations, etc.). According to several studies analyzed in the article, the main personality traits have a significant impact on the behaviors, attitudes, psychoanalytic identifications, political ideas (electoral choices, preference for the given ideology, attraction to the particular political leader, etc.) of individuals in society.

**Keywords:** ideology, political regime, cognition, speech, interaction, leadership, personal specificities, Ego ideal, influences, negotiation.

## Introduction

Dans les sciences humaines et sociales, le terme de l'idéologie est employé pour décrire l'ensemble d'expériences, de croyances et de valeurs qui influencent la façon dont un individu perçoit la réalité et réagit à cette perception. Ce système de représentation lui permet de définir l'environnement social, de communiquer à propos de cet environnement, voire d'essayer de le comprendre ou de le prévoir. Il est important de préciser qu'à l'origine, le terme d'idéologie fut élaboré par Destutt de Tracy à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle pour tenter de fonder une discipline qui étudie les idées pour elles-mêmes. L'histoire des idées politiques est à la fois un cours classique en sciences philosophiques et politiques et un champ de recherche paradigmatique très actif. Ces approches sont centrées sur les textes des grands penseurs classiques de la tradition philosophique : Platon (La République), Hobbes (Léviathan), Machiavel (Le Prince), Locke (Traité du gouvernement civil), etc. Pourtant dans les approches modernes de l'étude de l'idéologie sont rappelés de façon récurrente la diversité des définitions de l'idéologie et les nombreuses problématiques qui surgissent à la tentative de sa conceptualisation. De mon point de vue, l'approche multidisciplinaire de l'idéologie n'insiste pas seulement sur la nature sociale et politique des idéologies, mais également sur la nature psychologique de celles-ci. Contrairement aux approches sociales ou sociopolitiques, l'approche psychologique met en avant le fait que les idéologies ont à voir avec les idées, et par conséquent, elles ont également besoin que l'on rende compte de leur aspect cognitif et interactif en plus d'une théorie psychosociale des groupes et des relations entre groupes, telles que la communication, l'interaction, la perception, le pouvoir et les intérêts interpersonnels et groupaux. Le régime politique, le système des partis, l'opinion et ses modes d'expression sont les grandes variables tenues pour déterminantes dans ces interrelations et interdépendances. Ces interactions constituent actuellement un programme de recherche volumineux dans une psychologie politique qui l'appréhende majoritairement depuis le paradigme du traitement de l'information du point de vue du paradigme philosophique, politique, social. Précisons qu'en philosophie, le paradigme est ce que l'on montre à titre d'exemple et peut donc servir de modèle ; il se distingue de l'archétype, qui se réfère au monde des origines ; l'autre fonction du paradigme est utile pour un observateur tiers (observant celui qui utilise ce paradigme). D'une part, du point de vue méthodologique, le paradigme consiste à mettre en parallèle un objet connu et un objet recherché pour que les caractéristiques du premier éclairent par analogie celles du second ; enfin du point de vue métaphysique, les formés ou idées sont les paradigmes (*paradeigmata*), les modèles des choses sensibles qui en participent dans la compréhension de cette problématique. Une idéologie est, de ce fait, l'ensemble d'idées sur la structure de la société, sur les forces qui agissent dans la société, sur les sources psychanalytiques de conflit qui y sont présentes, et aussi sur les modalités qui permettent de résoudre ces conflits dans la négociation. C'est aussi un ensemble d'idées partagées par un groupe, communément appelé parti politique. L'idéologie offre des notions beaucoup plus larges que celles des doctrines qui sont de la dimension intellectualisée d'une idée imaginée à partir de ces constructions psychanalytiques. Elle fait appel à la dimension socioculturelle des comportements psychologiques des individus et des particularités de leur personnalité. Le but de cet article d'analyser la diversité des définitions et les compréhensions de l'idéologie politique afin de présenter sa conceptualisation complète, son inextricable complexité et ces divers systèmes de représentations et d'identifications psychanalytiques, dont la fonction est orientée vers l'action psychologique du groupe et la connaissance de son fonctionnement politique, sociétal, international.

## Concept de l'idéologie en psychologie sociale et en sciences politiques

L'idéologie est généralement interprétée comme : la logique d'une idée par rapport à sa contrainte ; la logique d'une symbolisation, la logique d'une vision ; la logique d'une image développée pour la pensée de groupe et de ses membres, etc. De mon point de vue, on peut distinguer, dans chaque idéologie, les dimensions principales suivantes : a) cognitive : mentalités, dogmes, croyances ; b) morale : jugements, valeurs ; c) normative : normes et règles culturels. Au départ, l'idéologie est traitée comme un ensemble des représentations mentales qui apparaissent, dès lors que des hommes nouent entre eux des liens d'interaction et des associations. Ces représentations forment ultérieurement un ensemble d'états de la conscience et de la rationalisation, joints à l'action politique, autrement dit de la façon conflictuelle ou coopérative, dont les humains organisent leur vie sociale. Beauvois et Joule (1981) distinguent explicitement une connaissance descriptive (scientifique) et connaissance évaluative (empirique) de l'idéologie, qui pourraient prendre appui sur l'articulation entre psychosociologie de la rationalisation, d'une part, et analyse des conduites sociales de son évaluation, d'autre part.

De ce fait, Ouchakov (2011) a étudié les liens entre l'intelligence, la créativité et la surdouance des hommes dans la société: « Le problème de la surdouance est un ajout important à l'étude de l'intelligence, car il vous permet de passer de l'analyse des structures et des mécanismes de résolution de problèmes à l'étude de l'existence de l'individu durant sa vie, pendant laquelle se développe la formation de talents professionnels sur la base de ses capacités» (Ouchakov, 2011, p.7). D'autre part, Brushlinsky (1979) a étudié le rôle anticipatif de la pensée dans l'activité sociale des hommes et constate : « Dans les travaux sur l'anticipation, les aspects logiques et sociologiques de la pensée pronostique et l'analyse philosophique et psychologique de ce problème sont plus souvent révélés. On analyse systématiquement les principaux "mécanismes" mentaux de l'anticipation, c'est-à-dire comment la pensée « fonctionne » dans le processus de prévision à la recherche de choses créatives et de rationalisation». (Brushlinsky, 1979, p.12). Des expériences empiriques et les conclusions généralisées à ce sujet ont été menées par Brushlinsky, Polikarpov, Radtchenko, Selivanov, Temnova-Slastenina et d'autres. Précisément, Polikarpov (1987) a appliqué dans sa recherche le concept de la dualité « subject-activité » de la théorie du dialogisme de Bakhtine (1979, selon laquelle il y a la relation permanente entre le dialogue de l'extérieur - avec des personnes réelles et le dialogue de l'intérieur -avec l'image subjective de la personne elle-même) : « Dans ce contexte, pour la première fois, une étude expérimentale systématique du "mécanisme" universel de la pensée du sujet, à savoir, l'analyse par la synthèse dans le processus de résolution dialogique de problèmes a été réalisée». (Polikarpov, 1987, p.10-19). Radtchenko(1988) a étudié le rôle de l'estime de soi (et ses composants) dans le développement de la motivation cognitive et de l'anticipation dans le processus de résolution des problèmes intellectuels et a constaté : « Il existe diverses tendances dans la prise de décision par les individus: a) une tendance à prendre des décisions rigides et standard chez les individus ayant un niveau faible ou très faible d'estime de soi, b) une tendance à prendre des décisions synthétisées et fusionnées chez les individus ayant un niveau moyen d'estime de soi, c) une tendance à prendre une décision flexible, créative ou innovante chez les personnes ayant un niveau élevé ou très élevé d'estime de soi» (Radtchenko, 1988, p.19). Pour Selivanov (1988) « Le problème de la relation entre la personnalité et la pensée devient particulièrement populaire dans la théorie de la personnalité en tant que sujet de vie sous deux aspects principaux: le premier est lié au fait que les processus de pensée assurent le

développement crucial de l'expérience sociale, l'indépendance, l'autorégulation et, finalement, la possibilité du développement individuel de la personne; le deuxième aspect est lié au fait qu'une personne agit en tant que sujet non seulement de divers types d'activités, mais aussi de processus mentaux, de héritages et d'expériences personnels ». (Selivanov, 1988, p.10) Enfin, Temnova- Slastenina (1991) considère que "les caractéristiques spécifiques du développement du processus de pensée constituent l'aspect social de la pensée: la séparation de l'intuitif et du rationnel dans la vision du problème, le rapport entre le raisonnement moral et l'action, l'identification avec les intervenants à la situation, la liberté relative du processus de pensée dans la résolution des problèmes moraux" (Temnova-Slastenina, 1991, p.17). En effet, selon ces travaux, le fonctionnement de la pensée, de la cognition, d'estime de soi, de la rationalisation et d'autres aspects psychologiques de l'activité humaine sont les composants du processus par lequel les idéologies s'ajustent constamment aux comportements, aux considérations et aux attitudes des hommes de la société concrète. D'autres études entretiennent un rapport nettement plus étroit avec la neurobiologie et les neurosciences cognitives. Plus précisément, le processus de traitement de l'information implique le système limbique qui gère automatiquement les émotions, les croyances et les sentiments des hommes, etc.

Les différentes croyances idéologiques sont complexes et multidisciplinaires et peuvent-être résumées par le concept de Van Dijk (1998) : 1) les idéologies ont des propriétés à la fois sociales et cognitives dont il faut rendre compte dans une théorie intégrée ; 2) sur le plan cognitif, les idéologies sont un type particulier de système de croyances sociales, stockées dans la mémoire à long terme ; 3) sur le plan social aussi bien que sur le plan cognitif, ces systèmes de croyances idéologiques sont partagés socialement par les membres de groupes sociaux spécifiques ou ceux de « communautés idéologiques » ; 4) les idéologies, comme les langues, sont essentiellement sociales; 5) l'identité des groupes n'est pas seulement basée sur leurs propriétés « structurelles », mais également sur leur idéologie. Par conséquent, pour examiner les idéologies politiques, il faut prendre en compte, d'une part, le fait qu'elles se diffuseront sur d'autres domaines de vie humaine, et d'autre part, qu'elles entrent elles-mêmes dans une conception très large de la vie sociale. Selon Canguilhem (2009), l'idéologie est un concept épistémologique à fonction polémique« ... appliqué à ses systèmes de représentations, qui s'expriment dans la langue de la politique, de la religion et de la métaphysique. Il est intéressant de se poser la question de la recherche scientifique, de l'évolution des connaissances scientifiques sous l'angle de l'idéologie ». L'idéologie engage la problématique de la hiérarchie sociale. D'après Doise (1982) il s'agit de l'articulation entre niveaux interactionnels d'analyse des activités humaines : 1) niveau intra-individuel (perception et évaluation de l'environnement, et organisation du comportement individuel); 2) niveau interindividuel (dynamique des relations entre individus interchangeable dans une situation donnée) ; 3) niveau positionnel (intervention des différences de position sociale entre individus) ; 4) niveau idéologique (intervention des idéologies). Par conséquent, ce modèle trouve son expression la plus directe dans une activité quotidienne: l'évaluation personnelle, l'attribution d'un trait de personnalité constituant fondamentalement une attribution de valeur sociale. Au-delà des transferts conceptuels et méthodologiques, ils disposent éventuellement d'une anthropologie renouvelée ; quant aux conduites sociales d'évaluation, elles rendent compte de la prééminence dans l'explication commune d'un modèle normatif des comportements des hommes, des événements politiques et dans l'explication commune du modèle personnaliste du sous- positionnement idéologique du processus de rationalisation. L'intérêt de cette analyse réside notamment dans l'articulation qu'elle opère entre l'approche pragmatique du traitement textuel et de la persuasion, et la psychologie de l'influence sociale (en particulier, théorie d'influence minoritaire de

Moscovici 1979, et théorie de l'élaboration du conflit de Pérez et Mugny 1993), contribuant aussi à la perte de visibilité des classes et notamment, des classes dominantes.

Il faut rappeler qu'au fondement de tout régime politique se trouve le phénomène essentiel de l'idéologie, de l'autorité et du pouvoir dans la différenciation entre gouvernants et gouvernés par le degré de l'accès de l'individuel dans le collectif. En fait, l'idéologie se forme progressivement dans le processus d'influence des minorités sur la majorité dans l'interaction sociale. Comme l'expliquent Doms et Moscovici (1996) « ...une minorité est un petit nombre d'individus qui partagent certaines opinions, certaines valeurs ou certains comportements, lesquels diffèrent toujours de ceux qui partagent la fraction plus nombreuse (la majorité) de quelque groupe important de référence ». Ils ajoutent «...la société dispose les choses de manière à mieux résister à l'innovation qu'à la conformité(...) dès que l'on diminue le soutien social dans un contexte d'innovation, la minorité exerce une influence comparable à celle qu'exercerait la majorité» (Doms, Moscovici, 1996, p. 89-90). Finalement, ils estiment qu'inversement, dès qu'on augmente le soutien social d'individu soumis à une pression à la conformité, l'influence de la majorité chute radicalement. Pour Milgram afin de réussir passer leurs idées, certains tenteront d'utiliser le processus de soumission à leur autorité, notamment quand elle induit des actions posant des problèmes de conscience au sujet (Milgram, 1974).

En effet, notre besoin de certitude nous rend très malheureux, lorsque nous sommes confrontés à des valeurs se référant à des circonstances contingentes ou à des valeurs variables. La plupart des discussions intellectuelles naissent, semble-t-il, de cette difficulté. Les protagonistes ont généralement leurs opinions, mais dans des circonstances différentes ou à des niveaux différents. Cependant, nous savons que les divergences de principes et de valeurs, lorsqu'elles sont très prononcées, nécessitent des méthodes imaginatives qui transforment les désaccords en conflits ouverts. Rappelons aussi que dans sa théorie de la comparaison sociale, Festinger considère qu'il existe chez tout homme une tendance à évaluer ses opinions et ses aptitudes personnelles, mais en l'absence de moyens objectifs non sociaux on évalue ses opinions et ses aptitudes en les comparant avec les opinions des autres; la tendance à se comparer à un autre décroît à mesure qu'augmente la différence entre soi-même et cet autre, tant pour les opinions que pour les aptitudes. Pour Festinger (1971) « lorsque dans un groupe il y a des divergences entre les aptitudes des membres du groupe, la pression à l'uniformité visant à réduire ces divergences peut se traduire de trois façons : en changeant sa propre position, en changeant la position d'autrui, en restreignant l'espace de comparaison» (Festinger, 1971 p. 77- 79). Les pressions à l'uniformité dans un groupe dépendent aussi de l'importance du groupe pour l'individu et de la pertinence de l'opinion du groupe pour l'individu. En résumé, la théorie de la comparaison sociale de Festinger postule « qui se rassemble s'assemble». Dans le désir de maintenir l'uniformité dans un groupe ou une société, l'organisation politique spécifique permet à chaque système de la représentation sociale idéologique de faire face aux compétitions internes ou externes.

La représentation sociale se construit à l'aide des opinions qui concerne la situation, dans laquelle les individus se trouvent, mais aussi à l'aide de l'évaluation de leur capacité d'action et de leurs aptitudes dans le groupe. Pour qu'elles puissent être reliées à des pratiques sociales et des discours concrets concernant des événements particuliers, elles doivent être contextualisées et spécifiées dans des modèles mentaux. Ces modèles mentaux de parti pris idéologique, stockés dans la mémoire épisodique, sont les constructions mentales qui contrôlent le discours, l'interaction et d'autres pratiques sociales. De façon réciproque, c'est par les modèles mentaux que les discours politiques peuvent influencer les représentations

sociales et les idéologies, et donc les reproduire. Par conséquent, les idéologies représentent l'une des facettes de l'identité sociale et de l'image de soi des membres d'un groupe. Toutefois, il faut dire qu'à la différence des représentations sociales moins fondamentales et des modèles personnels plus que variables, les idéologies sont relativement stables. Certains fonctionnements identitaires sociaux, économiques, religieux et politiques sont susceptibles de générer des facteurs de menace pour l'intégrité du groupe. Et les croyances et les concepts sont ainsi ébranlés par des attaques extérieures ou des contestations internes. Donc, pour éliminer cette menace, la structure du groupe compensera la fragilité de l'information par une régulation sociale, qui s'exercera sur ses membres (par exemple, on expulsera des déviants et des opposants, on réaffirmera l'importance de l'adhésion des autres membres aux valeurs principales du groupe). Il faut préciser que les déviants dans un groupe vivent une situation ambiguë et anxiogène. Pour Netchine (1996), ils s'écartent des normes en vigueur et cherchent à minimiser leur état de déviants et leur sentiment d'angoisse en se comparant à d'autres déviants. Les plus radicaux déviants ou marginaux deviennent opposants à l'égard de l'idéologie du parti au pouvoir.

Les pratiques sociales idéologiques sont donc par définition basées sur des idéologies définies comme des représentations mentales partagées d'un certain type, tout comme l'emploi de la langue, qui est « basé » sur une grammaire partagée ou sur le discours et les règles de conversation. C'est dans ce sens-là que les idéologies, en tant que ressources cognitives socialement partagées, sont fondamentales pour les pratiques sociales, l'interaction et les relations intragroupales et intergroupales. Ensuite, de façon réciproque, les fonctions sociales générales des pratiques idéologiques flexibles, dynamiques, changeants ou contextualisés doivent alors être représentées comme faisant partie de leurs idéologies « sous-jacentes ». C'est l'une des nombreuses raisons pour lesquelles les approches sociales et psychocognitives de l'idéologie politique doivent être intégrées avec leurs deux dimensions : la première dimension s'explique en termes de représentations mentales de groupes, socialement partagées et relativement stables : la deuxième dimension inclut de modèles mentaux des membres du groupe et leur leader qui sont spécifiques, instables et subjectifs et qui contrôlent le discours et d'autres pratiques sociales dans une situation donnée. A la différence d'autres approches, comme par exemple la psychologie discursive ou d'autres approches constructivistes (Billig, 1988, 1991 ; Potter, 1996), cette approche n'attribue pas les aspects flexibles, subjectifs et variables des pratiques idéologiques à la nature de l'idéologie elle-même, mais à l'usage fait par des membres individuels du groupe donné. Enfin, les idéologies sont représentées en termes sociocognitifs avec des aspects émotionnels car elles sont par définition socialement partagées, et dans la définition des émotions, seules des personnes individuelles, et non des groupes, peuvent ressentir des émotions physiques diverses. Aussi, dès lors que les idéologies sont socialement partagées, elles sont, par définition, émotionnelles. Cependant, leurs emplois ou applications par les individus d'un groupe donné en situation concrète peuvent être exprimés par le biais des émotions diverses. C'est également pour cette raison qu'il est essentiel de distinguer au niveau de l'analyse les idéologies de leurs emplois ou de leurs manifestations réels en discours, lors d'une interaction d'une communication ou d'autres pratiques sociales des individus d'un groupe particulier. Selon Chabrol, c'est par une configuration de variables langagières qu'a été construite une mise en scène prototypique du discours politique médiatique et de la communication politique (Chabrol, 1992, 2004 ). Pour Deconchy(1992), l'idéologie dominante telle qu'entrevue dans ce "silence de la doxa" traversant le discours peut être définie en tant que cadre sociocognitif irréductible à des contenus représentationnels – lesquels ne sauraient rendre compte que d "idéographies"».

En effet, les idéologies politiques prennent part à la production et à la compréhension des discours politiques et autres pratiques politiques, mais elles sont aussi produites par eux. C'est donc surtout à travers le discours que les idéologies politiques sont acquises, exprimées, initiées, répandues et désavouées. Les relations entre discours et idéologies politiques sont étudiées en termes de structure des discours politiques ; par exemple l'utilisation d'items lexicaux, ou des constructions syntaxiques comme l'actif et le passif, ou encore de pronoms comme *Nous* et *Eux*, des métaphores, des adages ou des topoï, d'arguments, d'implications, et de nombreuses autres propriétés du discours. Il faut dire les discours sont aussi conceptualisés en termes de structures contextuelles. Ces modèles mentaux spécifiques sont appelés contextes. En d'autres termes, les contextes sont des définitions subjectives des personnes qui participent dans des situations de communication et qui contrôlent tous les aspects de la production et de la compréhension de leurs discours. Ainsi, le discours politique n'est pas seulement défini en termes de structures du discours mais également en termes de contextes politiques. Les discours politiques et leurs structures ne pourront intégrer de fonctions politiques seulement lorsqu'ils se rapporteront à des actes ou des processus politiques, tels que gouverner, légiférer, être en opposition pour défendre ou faire échouer un projet de loi, se faire élire, etc. Enfin, les personnalités politiques s'impliquent directement dans les situations politiques : ils possèdent un savoir politique, ils interagissent avec les membres du groupe donné et partagent des normes et des valeurs politiques et des idéologies politiques. Les modèles contextuels pragmatiques contrôlent aussi la sélection de l'information dans le modèle mental sémantique qui définit intersubjectivement le contenu du discours. Les modèles contextuels contrôlent ainsi tous les niveaux de style du discours politique (choix lexicaux, pronoms, structure syntaxique et autres choix grammaticaux qui dépendent du type de la situation). Aussi les croyances, les stéréotypes, les valeurs sont dans certaines conditions, la résultante des contenus idéologiques du discours.

Dans la communication politique, on distingue généralement les trois formes principales de la langue : une forme pure linguistique (schéma), qui se définit indépendamment de sa réalisation sociale et de sa manifestation matérielle; une forme matérielle (norme), qui se définit par une réalisation sociale donnée, mais indépendamment de la manifestation une forme spécifique (usage) qui se définit par un ensemble des habitudes adoptées dans une culture donnée et repérées par les manifestations observées du groupe donné (homogène ou hétérogène). D'autre part, le mode de distribution de l'information dans les groupes hétérogènes peut jouer sur la probabilité de subdivision : avec la concentration de l'information contradictoire les risques de subdivision peuvent être accrus dans ces groupes hétérogènes. Aussi, chaque stéréotype correspond à un individu prototypique et met en jeu la cohésion groupale : plus les membres du groupe s'écartent du prototype standard, plus ils ont de chances d'être à l'origine d'une modification du stéréotype ancré dans un groupe depuis longtemps. Dans la littérature, les stéréotypes sont analysés comme l'expression de la doxa et des idées reçues. Angelot (1989) élabore, la notion d' "idéologème" (en référence à la théorie du dialogisme de Bakhtine, 1979) qui s'incarne dans les formules figées, proches du stéréotype et prend toute sa valeur dans le discours politique : «...tout ce qui se dit et s'écrit dans un état de société tout ce qui s'imprime, tout ce qui se parle publiquement (...) tout ce qui narra et argumente, si l'on pose que "narrer et argumenter" sont les deux modes de mise en discours » (Angelot, 1989, p. 13). Concernant le prototype, sa conception constitue forme une catégorisation reposant sur la typicalité et la graduation. La conception du prototype dans le discours politique a pour objet essentiel l'organisation des catégories sémantiques, tandis que la théorie du stéréotype s'intéresse à l'organisation sociale et communication culturelle. Les sémantiques ne sont donc pas toutes informatives; elles comprennent aussi des indications argumentatives. Suivant cette logique, la théorie de l'argumentation dans la langue est

associée à une « pragmatique intégrée », c'est-à-dire une approche où l'on ne peut pas dissocier le pragmatisme de la sémantique et le sens profond d'un énoncé ne doit pas être séparé de sa valeur argumentative. C'est les *topoi* qui configurent bien de l'enchaînement discursif. On distingue deux types de *topoi* : les *topoi intrinsèques* sont ceux, qui fondent la signification d'une unité lexicale et les *topoi extrinsèques* qui viennent du réservoir idéologique qui possède toute langue à une époque déterminée et à une société culturelle concrète. Anscombe (1993) définit les *topoi* comme des « principes généraux qui servent d'appui aux raisonnements mais ne sont des raisonnements; ils sont presque toujours présentés comme faisant l'objet d'un consensus au sens d'une communauté plus ou moins vaste (y compris réduite à un individu, par exemple, locuteur...) » (Anscombe, 1993, p. 39). Selon Anscombe, les *topoi* sont relatifs à une culture, à une époque, à une réalité.

Les systèmes de croyances idéologiques forment également la base « axiomatique » de croyances plus spécifiques ou « représentations sociales » d'un groupe donné, tels que le savoir ou les opinions (attitudes) partagés par le groupe. Contrairement à la plupart des approches traditionnelles de l'idéologie, les idéologies ne sont pas forcément négatives. Elles présentent des structures et des fonctions similaires, qu'elles soient partagées par des groupes dominants ou par des groupes dominés, etc. Ainsi, des groupes idéologiquement différents ou opposés à l'intérieur d'une même société doivent avoir des croyances communes pour pouvoir interagir et communiquer. Toutefois, chaque groupe peut développer un savoir spécifique (par exemple professionnel, religieux, politique, culturel, etc.), basé sur l'idéologie du groupe particulier. Ce savoir au sein du groupe est généralement partagé, certifié et approuvé. Les idéologies incarnent donc les principes généraux qui contrôlent la cohérence globale des représentations sociales partagées par les membres d'un groupe. Cependant, un individu peut être membre de plusieurs groupes : il peut donc « adhérer » à plusieurs idéologies. Mais, lorsqu'elles sont activées (utilisées) en même temps, en discours ou dans d'autres pratiques sociales, cela peut parfois donner lieu à des conflits. Les pratiques sociales, et par conséquent les discours des membres d'un groupe peuvent être (indirectement) contrôlés par les idéologies du groupe, mais ce sont habituellement des représentations sociales plus spécifiques qui servent de médiateur au niveau du groupe, ainsi que des modèles mentaux concrets personnels au niveau de l'individu. A l'inverse, les idéologies sont acquises au niveau de l'individu et reproduites au niveau social à travers les pratiques sociales du groupe, et en particulier ses discours. Les groupes peuvent organiser l'acquisition du discours et la reproduction des idéologies, par exemple à travers des formes particulières d'éducation (endoctrinement, formation) et par des organisateurs au sein du groupe (idéologues, prêtres, enseignants, formateurs, etc.) au sein d'institution particulières. Cependant, il faut préciser que de nombreuses idéologies se développent à la faveur de relations de groupe, mais ils génèrent aussi les relations de conflit, de dominance ou de résistance et ces relations impliquent conséquent des débats idéologiques qui sont souvent publiés ou évoqués dans les médias traditionnels ou sur les réseaux sociaux, si bien que la plupart des membres des groupes connaissent au moins les principes idéologiques essentiels de leur groupe et des autres groupes opposés. Les idéologies constituent donc la base « axiomatique » des représentations sociales d'un groupe et contrôlent, à travers des attitudes sociales spécifiques et aussi des modèles mentaux personnels, les discours des individus et les autres pratiques sociales des membres du groupe. Ce n'est que dans une telle théorie que nous pouvons rendre compte des discours idéologiques et d'autres pratiques sociales, en tant qu'éléments procédés de représentations sociales basées sur l'idéologie.

De plus, des perceptions différentes conduisent à des désirs et à des moyens d'action différents. Cette différence peut aboutir à un conflit dans lequel les partenaires ont, en

apparence, des vues diamétralement opposées. Les conflits groupaux et sociétaux impliquent donc plusieurs communautés, ayant une culture ou une idéologie différente. On peut différencier ici les conflits d'intérêts, les conflits d'idéologies, les conflits d'influence sur les masses, les conflits entre partis politiques, etc. Rouquette (1994) considère que « l'idéologie se présente comme des réalités collectives non réfléchies opaques à elles-mêmes parce qu'identifiées par ceux qui en sont porteurs à l'ordre même de la réalité ». Il ajoute aussi qu'elle « se caractérise par une tendance intrinsèque à la généralisation de sa pertinence : il est dans sa logique propre de porter finalement sur tout ». Percevoir stratégiquement une situation du conflit exige donc de l'information, mais encore davantage de connaissances sur les mécanismes d'explication, d'innovation, de consensus dans la négociation. De cette manière, les idéologies constituent la ressource nécessaire à la coopération, la coordination et la cohésion au sein du groupe, ainsi qu'à la gestion des relations de compétition, de conflit, de consensus. La résolution des conflits devient, en conséquence, dialogique et interactive par la voie de la négociation. Du point de vue de Radtchenko-Draillard (2011) « La négociation se présente comme processus de la résolution des divergences et de la recherche de la satisfaction de besoins. Dans ce sens, les processus cognitifs durant la résolution des problèmes peuvent parfois prendre la forme de schémas cognitifs préexistants chez les négociateurs. Ces schémas peuvent avoir une forte influence sur sa cognition, son comportement et le résultat final de la négociation » (Radtchenko-Draillard, 2011, p.39).

Les identités incluant la force d'engagement envers son groupe et envers ses valeurs ou son idéologie, sont incontestablement influencées par les idéologies dans le processus des rapports internationaux. Dans ces rapports, elles se convergent ou s'éloignent, ayant l'habitude de régler ou de renforcer les intérêts divergents des groupes. Et par conséquent, le résultat est atteint grâce à un processus complexe, au cours duquel les parties, engagées dans les conflits, peuvent changer leurs critères d'évaluation des solutions possibles, définir de nouvelles alternatives ou conceptualiser (avec une certaine créativité) le problème lui-même. A mon avis, l'interaction intersubjective au sein d'une négociation est l'une des façons de déterminer le terme « identités négociées ». Pour Lacan, « ...être négocié n'est pas, pour un sujet humain, une situation rare, contrairement au verbiage qui concerne la dignité humaine (...). Chacun à tout instant et tous les niveaux, est négociable, puisque ce que nous livre toute appréhension un peu sérieuse de la structure sociale est l'échange (Lacan, 1964, p. 10.) Par conséquent, la rigidité de ces actions pourrait bloquer la recherche de solutions avec l'autre (ou l'autre groupe) lorsque sont impliqués dans les mandats dotés d'identifications plus rigides durables; par contre, la souplesse de ses démarches pourrait augmenter la probabilité du consensus lorsque sont impliqués dans les mandats dotés d'identifications plus fluides. Les identifications, dans le cadre de l'identité nationale des pays concernés, jouent un rôle important dans le rapprochement de ces deux niveaux, en particulier, en définissant (ou en délimitant) les conflits entre nations, ce qui, en retour, influence le degré d'engagement de ces représentations, qui négocient au nom de leurs pays avec l'autre pays, conformément à leur idéologie gouvernante.

La propagande dans l'idéologie politique poursuit des objectifs variés qui peuvent être politique, économique, culturel, international ou religieux : elle cherche à aiguiller les espérances de l'opinion des groupes et des sociétés, à modifier les actions des personnes ciblées. La censure peut participer aux modalités de la propagande en supprimant les informations que le pouvoir souhaite ne pas divulguer. Pourtant, l'idéologie n'est pas une méthode pour résoudre des problèmes et pour juger si quelque chose est souhaitable ; elle le prévoit au départ. Elle est une réponse masquée en question ou une valeur qui cherche l'accomplissement de son désir, mais se prend pour une rationalité. De mon point de vue, elle

comporte également trois fonctions essentielles : 1) la fonction d'explication : elle fournit un paradigme et des catégories pour interpréter la réalité ce qui la rend à la fois simplifiante, désirable et consolante, 2) la fonction de propagation : elle dit où est le bien et où est le mal et cela la rend expansive, mais aussi discriminante, car d'autres groupes, animés par leurs propres croyances, tendent à s'opposer ; toute idéologie suscite aussi sa contre-idéologie ; 3) la fonction de transformation : elle vise à l'action par un moyen de stratégie et d'une vision sur le monde avec un discours, expliquant comment ce monde doit advenir ou se maintenir. Je pense aussi que, l'idéologie pose notamment plusieurs questions : a) philosophique : qu'est-ce que la vérité et où est l'erreur ? b) épistémologique : comment se fait-il que l'on arrive à des conclusions vraies ou fausses ? c) historique et politique : est-ce l'idéologie qui gouverne l'action des hommes est-elle un outil par rapport à d'autres facteurs déterminants comme les intérêts géopolitiques ou l'économie ? d) psychologique et psychanalytique : comment tel individu ou tel groupe se rattache-t-il à telle idéologie ? On peut dire que l'idéologie est un entendement du groupe. Avec le discours et la logique, l'idéologie s'adresse au groupe le soutenant ou à la totalité de la société afin d'y faire adhérer le plus de monde. Autrement dit, l'idéologie est un moyen pour un groupe d'accroître son pouvoir par le renforcement de la force politique au sein de la société. Par conséquent, l'organisation sociale du champ politique des hommes politiques et des groupes politiques est fortement basée sur les différences, les alliances et les similarités idéologiques. Les élections, les référendums, les parlements, les campagnes politiques, la propagande, les manifestations et beaucoup d'autres phénomènes du champ politique sont ainsi profondément idéologiques. L'identité politique d'un individu, son attitude et son allégeance à un parti ne se définissent pas tant à travers son appartenance à un groupe structurel, telle que l'appartenance à un parti politique, mais plutôt en termes d'idéologie personnelle. Bien que définies à l'origine en termes philosophiques, psychologiques sociologiques, les idéologies politiques imprègnent tout le domaine politique en tant que systèmes globaux, comme les démocraties (basées sur des idéologies démocratiques), les actes et processus généraux (tels que les gouvernements, coalitions, élections, référendums), les pratiques politiques collectives (telles que les débats parlementaires ou les manifestations), les relations de groupe (telles que domination et résistance, gouvernement ou opposition), les normes et les valeurs fondamentales (égalité, indépendance, légalité, etc.), ainsi que des attitudes politiques plus spécifiques, qui sont contrôlées par les idéologies particulières. Enfin, une idéologie est l'ensemble d'idées sur la structure de la société, sur les forces opérantes dans la société, sur les particularités spécifiques de ses membres, sur les racines des conflits manifestes ou latents, et aussi sur les modalités de négociation et de médiation pour résoudre des conflits et de se coexister.

## **Les spécificités des idéologies politiques et des théories des relations internationales**

L'idéologie est aussi une « pensée en contrepartie » qui s'oppose aux autres idées, ne vit que dans le conflit avec une autre idéologie. Tout régime politique, lié à l'idéologie concrète, peut-être défini comme l'ensemble des réponses apportées à quatre ordres de problèmes: «1) Autorité des dirigeants et droits et devoirs des citoyens. 2) Choix des dirigeants et des représentants des citoyens. 3) Structures des dirigeants. 4) Évaluation, Contrôle et Limitation des dirigeants ». (Bernard, Deschodt, Verpeaux, 2011.) Ainsi, un moyen standard de classement des idéologies est de les classer selon le domaine social dans lequel elles opèrent. Ajoutons que les partis politiques divers se caractérisent par les traits principaux : 1) une organisation durable, 2) une structure locale, entretenant des rapports avec des responsables centraux, 3) une volonté de prendre le pouvoir et de l'exercer, 4) le souci d'obtenir le soutien

populaire à travers des discours, etc. Le champ politique de l'idéologie peut être décrit, par :

- 1) les systèmes globaux (libéralisme, conservatisme, autoritarisme, etc.),
- 2) les actions macrosociales spécifiques (gouvernement, législation, relations internationales, diplomatie, élections, référendums, etc.)
- 3) les micropratiques ou discours (débat, commissions parlementaires, campagnes électorales, manifestations, etc.).
- 4) les relations sociales (institutions, pouvoir et droit institutionnels, etc.);
- 5) les normes et valeurs spécifiques (la liberté, l'égalité, etc.),
- 6) les cognitions et perceptions politiques (opinions politiques, croyances, stéréotypes, jugements, etc.).

Précisément, on peut caractériser le régime totalitaire par : a) une existence d'une idéologie infaillible et totalisante; b) une vie politique, sociale et économique régentée au niveau privé et public; c) une existence d'un parti unique (parti-État) qui a le monopole des moyens internes de communication de masse; d) une répression violente de l'opposition via une police secrète, leur but étant d'exercer la terreur, 3) l'adhésion des masses, 4) le mythe du chef, 5) le caractère révolutionnaire de l'établissement de l'ordre. Le régime totalitaire transforme toujours les classes en masses, remplace un système des partis par un mouvement de masse, déplace le centre du pouvoir de l'armée à la police, et met en œuvre une politique étrangère belligérante, visant à la domination du monde. Certains régimes (fascistes, nazis et marxiste-stalinien) sont considérés comme des exemples de régimes totalitaires. Arendt (1951) remarque que le chef du régime totalitaire «... ne peut tolérer qu'on critique ses subordonnés, puisqu'ils agissent toujours en son nom; s'il veut corriger ses propres erreurs, il doit liquider ceux qui les exécutèrent (...) le Chef a monopolisé le droit et la possibilité de l'explication, il apparaît (...) comme la seule personne qui sait ce qu'elle fait (...). Le mouvement à l'intérieur de l'appareil de domination totalitaire ne cesse de déplacer le centre effectif du pouvoir, souvent à d'autres organisations, sans dissoudre, ni même révéler publiquement, les groupes qui ont été ainsi privés de leur pouvoir ». (Arendt, 1951, p. 143-144, p. 182).

Les régimes autoritaires sont traditionnellement considérés comme des pouvoirs intermédiaires entre le régime totalitaire et la démocratie moderne. Ils se distinguent des régimes totalitaires par : a) une absence d'idéologie totalisante ; b) une tolérance vis-à-vis de pouvoirs externes au parti unique sur lesquels ce dernier s'appuie : l'église, l'armée, le patronat, la bureaucratie ; c) une indépendance de certaines parties de la vie sociale et économique ; d) un caractère moins systématique de la répression des opposants.

Les démocraties modernes ont des caractéristiques principales suivantes : a) les élections régulières se font au suffrage universel, le pluralisme politique est reconnu ; b) l'État de droit et les libertés fondamentales sont garanties, il y a une constitution définissant les pouvoirs de l'État, il y a une séparation entre la sphère publique et la sphère privée ; c) la division en trois pouvoirs de l'État séparés : le législatif, l'exécutif et le judiciaire qui se contrôlent mutuellement, d) le gouvernement de la majorité : le parti de la majorité est au pouvoir, mais la protection de l'opposition est assurée, l'alternance est possible ; e) une égalité de droit des hommes et des femmes ; f) la séparation entre l'Église et l'État (égalité de traitement entre les différents cultes religieux, etc.). Les idéologies traditionnelles et modernes sont habituellement distinguées en trois catégories : 1) les idéologies de gauche soutiennent plus fortement certaines valeurs telles que : a) le progrès social, b) la liberté, c) l'égalité, d) la solidarité sociale. Les idéologies de gauche prônent surtout l'intervention de l'État, notamment dans les domaines économiques et sociaux ; elles tendent vers une redistribution des richesses (programmes d'aide sociale et d'assurance-emploi, accès aux soins de santé ou à l'éducation, etc.) pour une société plus égalitaire et solidaire. Les personnes qui adhèrent à ces idéologies demandent régulièrement des changements ou des réformes ; on trouve,

notamment, parmi les idéologies de gauche le socialisme, les écologistes et le communisme, le trotskisme, le maoïsme, etc. ; 2) les idéologies de centre partagent certaines valeurs de gauche (comme la redistribution des richesses, la mondialisation) et de droite (comme la défense des libertés individuelles); le libéralisme, le néo-centrisme, le néo-libéralisme sont des exemples classiques d'idéologie de centre ; 3) les idéologies de droite comprennent des idéologies qui défendent très vigoureux des valeurs, comme : a) la défense des traditions et des héritages culturels, b)l'ordre, c) la défense des libertés individuelles (dans la gestion de son argent et de ses biens, etc.) ; d) le protectionnisme et le patriotisme économique ; parmi les idéologies de droite, on trouve le conservatisme, le souverainisme et le nationalisme, etc.

Concernant les idéologies de gauche : pour le socialisme, l'État constitue le maître d'œuvre de l'activité économique et sociale dans la mesure où il est le propriétaire des moyens de production et de la propriété publique. Au plan politique, le socialisme est associé à des régimes très différents, voire opposés. Dans certains cas, le socialisme s'est combiné à un accroissement des libertés (libertés syndicales, accès à l'éducation aux programmes sociaux, etc.). Certains utilisent d'ailleurs le terme social-démocratie pour désigner ce type d'idéologie. Parfois triomphante, plus souvent défaite, la social-démocratie a toujours su faire preuve d'une capacité de résistance et d'élasticité idéologique toutes les fois qu'elle a eu à affronter un environnement hostile. La social-démocratie souhaite réformer profondément le capitalisme. En réalité, c'est davantage le capitalisme qui l'a réformée, assagie. Face au défi posé par le capitalisme financier, la social-démocratie tergiverse progressivement et s'accommode peu à peu de ce nouvel ordre économique. Ses pourfendeurs vont jusqu'à l'accuser d'avoir renié ses idéaux de justice sociale et de solidarité. En marge de l'économie de marché, la social-démocratie est progressivement devenue une force centrale au sein même des régimes libéraux-capitalistes. On peut résumer que trois critères essentiels établissent la nature social-démocrate des partis de gauche: a) ce sont des partis qui ont formé des liens étroits avec les syndicats ; b) leur travail adhérent vise au développement de réseaux de coopératives, d'écoles de formation, d'associations de la jeunesse, de groupes culturels et sportifs ; c) ces partis intègrent, de facto, le mouvement des travailleurs dans le régime parlementaire.

Concernant d'autres idéologies de gauche, le communisme avec sa doctrine marxiste prône le processus du passage du socialisme au communisme avec le principe de distribution des richesses « À chacun selon ses besoins ». Le terme communisme renvoie à la fois à une idéologie, à un régime politique et à un ensemble de formations politiques. Cet usage multiple du terme est cependant source de plusieurs confusions. Par exemple, aucun des partis communistes n'a prétendu avoir atteint le stade du régime communiste. Ainsi l'URSS, bien que dirigée par un parti communiste-léniniste (du nom de son leader Vladimir Illich Oulianov dit Lénine), estimait n'avoir atteint que le stade du socialisme ; l'objectif ultime était néanmoins le communisme. Le terme a donné naissance à des variations et à des conflits idéologiques multiples. Au cours du XXe siècle, il a fallu distinguer les communistes d'obédience stalinienne (se réclamant d'Iossif Vissarionovitch Djougachvili, dit Joseph Staline), le maoïsme avec sa « théorie des trois mondes » (se réclamant de Mao-Zedong), des communistes révolutionnaires trotskystes (se réclamant de Lev Davidovitch Bronstein, dit Léon Trotsky). Il faut préciser que le trotskisme est un courant communiste révolutionnaire qui se revendique du socialisme scientifique marxiste, suite aux apports de Lénine et de Trotski; il soutient les principaux aspects du léninisme, à savoir l'idée de la construction d'un parti ouvrier révolutionnaire, de l'internationalisme et de la dictature du prolétariat comme base de l'autoémancipation de la classe ouvrière et de la démocratie directe. Contrairement au trotskysme, le maoïsme conduisait à affirmer la force révolutionnaire des nations du tiers-monde.

L'idéologie d'environnementalisme et du mouvement écologiste (ou les verts) ont parmi leurs priorités la conservation des ressources naturelles, la préservation de la « vie sauvage », la lutte contre la dégradation, la fragmentation et la destruction des habitats et des écosystèmes, etc. Dans cette multiplicité de mouvements on peut discerner quelques courants principaux : les premiers se focalisent exclusivement sur la conservation de la nature, les deuxièmes se concentrent sur la base des aspects esthétiques, récréationnels, politiques ou scientifiques de la nature en fonction de traditions culturelles ou religieuses ; les troisièmes s'intéressent surtout à l'efficacité dans l'usage des ressources de l'environnement avec la mise en place de programmes de gestion des terres et de l'air ou de gestion intégrée des eaux, etc.

Parmi les idéologies de centre le libéralisme est une doctrine économique : celle qui se donne le marché pour seul fondement, avec pour alliées naturelles l'initiative privée et la libre concurrence. Le libéralisme est aussi une philosophie politique : sa vision du monde lui commande d'établir et de garantir la liberté de ceux qui vivent dans la cité. Enfin, le libéralisme est une disposition d'esprit : plus qu'une doctrine relative à l'agencement institutionnel de la société politique ou de la société économique, moins qu'une véritable éthique permettant à chacun de s'accommoder de sa condition, il constitue une interprétation simultanée de l'homme et de la société qui fait de la liberté le point d'aboutissement d'une création continue. Cependant, les sources du libéralisme sont multiples, elles n'appartiennent pas toutes, tant s'en faut, à la même époque. Bien plus, le libéralisme exprime pour les uns une revendication proprement politique, tandis que d'autres estiment au contraire que l'économie de marché est la condition essentielle du libéralisme politique. Ainsi, le libéralisme n'étant pas unique ou uniforme, chacune de ses versions trouve son fondement originel dans un événement historique ou chez un penseur qui n'appartient qu'à elle. Là réside sans doute l'ultime singularité de ce que l'on nomme libéralisme : dans son incapacité et sa décrépitude, en tant que schéma d'intelligibilité aussi bien que comme image de la société «soi-disant bonne » à se donner un élément fondateur unique, que celui-ci soit un événement historique ou la pensée d'un philosophe présage et utopique. Les idéologies modernes «néolibérales prônent la protection des libertés individuelles face à l'État et développent une critique radicale des idées alors dominantes, fortement imprégnées par les thèses keynésiennes et le fort niveau d'intervention de l'État dans l'économie. La seule forme d'appropriation légitime au regard du néo-libéralisme est en effet la propriété privée individuelle, fût-elle appropriation des produits d'un travail socialisé, conjuguant les efforts de millions d'individus et résultant de l'accumulation de dizaines de générations dans les différents pays. Quant à l'égalité, la seule dont se soucie le néo-libéralisme est l'égalité juridique et civique, l'égalité de l'individu face au droit et à la loi, parfaitement compatible avec les plus extrêmes inégalités de condition sociale (inégalités en termes d'être, d'avoir, de pouvoir, de savoir, etc.). La société globale est aussi conçue comme une société civile, résultant de la contractualisation de l'ensemble des rapports sociaux, y compris des rapports d'exploitation, de gestion, de domination et de dépendance, présupposant l'autonomie de la volonté de l'individu en toutes circonstances. La transnationalisation du capital s'est accompagnée d'une réorganisation des rapports de force entre les différentes fractions du capital lui-même, en permettant à la fraction financière d'imposer son hégémonie aux fractions industrielle et commerciale : ce qui permet de préciser que le néolibéralisme est l'idéologie de la fraction financière du capital et de son hégémonie sur l'ensemble du capital dans son actuelle phase de la décadence de la transnationalisation des rapports capitalistes de production.

Parmi les idéologies de droite le conservatisme est une philosophie politique qui est en faveur des valeurs traditionnelles et affirme le primat de la nature sur la raison humaine. Les cultures ayant chacune des valeurs différentes, les conservateurs selon leur culture ont des buts

différents. Mais tous les conservateurs promeuvent la défense (*statu quo*) ou le retour à des valeurs établies (*statu quo ante*). Pour les conservateurs, l'ordre social est indépendant de la volonté humaine. Ainsi, le conservatisme s'oppose fortement au libéralisme à partir de ce qu'est ou doit être le droit ; les droits sont acquis et protégés par les institutions établies, et donc, ne sont pas innés ou attachés à l'individu. Il faut préciser aussi que ce terme vient de « conserver », du latin *conservare* « maintenir (une loi, une coutume) », composé de *servare* « préserver, garder ». Le conservatisme est surtout une philosophie politique du réalisme dont les idées sont en grande partie liées à leur contexte d'existence. Comme toute philosophie politique, le conservatisme s'intéresse non seulement au fonctionnement des institutions politiques mais également à tous les autres aspects de la vie humaine. Le conservatisme culturel est une philosophie qui encourage la préservation de l'héritage d'une nation ou d'une culture. Selon une branche du conservatisme culturel appelée conservatisme sociétal, les normes peuvent être également morales. De nombreux conservateurs croient en une moralité universelle, mais d'autres admettent que des codes moraux peuvent différer d'une nation à une autre, et qu'ils ne devraient essayer de supporter leurs codes moraux que dans leur propre culture. Les conservateurs religieux cherchent à préserver les enseignements de certaines religions particulières, quelquefois en proclamant la valeur de ces enseignements, d'autres fois en cherchant à donner force de loi à ces enseignements. Le conservatisme fiscal est une philosophie économique de prudence dans les dépenses gouvernementales et la dette publique. La philosophie politique conservatrice et réaliste peut promouvoir la conservation de l'environnement mais elle le fait à sa manière à savoir comme préservation d'un ordre extérieur et qu'il ne nous est pas donné de changer. Le libéral-conservatisme est souvent désigné comme un des principaux systèmes économiques du conservatisme même si d'autres politiques économiques conservatrices existent, comme le protectionnisme. Le protectionnisme est une politique économique interventionniste menée par un État ou un groupe d'États, consistant à protéger ses producteurs contre la concurrence des producteurs étrangers. Les mesures protectionnistes consistent surtout à freiner les importations (barrières douanières et fiscales, normes contraignantes, freins administratifs et douaniers, etc.), fortement encourager les exportations (subventions, allocations et aides diverses, incitations fiscales, etc.), privilégier les entreprises et sociétés nationales dans les appels d'offres de marchés publics ou empêcher les investisseurs étrangers de prendre le contrôle d'entreprises nationales, etc. De plus, le protectionnisme est surtout opposé au libre-échange. Les partisans du protectionnisme estiment qu'il permet convenablement de se défendre des différentes formes de dumping (dumping environnemental, dumping social, dumping fiscal, etc.) et qu'il est indispensable entre pays ayant des niveaux de vie très différents. Les néo-conservateurs se réfèrent tous aux principes du droit naturel et à un ordre naturel et en tirent les conséquences en politique intérieure et étrangère. Les néo-conservateurs sont aussi hostiles au principe de discrimination positive, à l'«égalité culturelle» et également, au «relativisme moral», fondés sur des thèses issues de la sociologie et de la postmodernité.

Parmi les idéologies de droite se trouvent également le souverainisme et le nationalisme, qui soutiennent avant tout la préservation de l'autonomie politique d'une nation ou d'un pays dans l'exercice de la souveraineté nationale (associée à la souveraineté populaire). Les nationaux-souverainistes ne se limitent pas à rappeler ce rapport originel entre nation et démocratie. Pour eux, il existe bel et bien un lien conceptuel et nécessaire (et non pas seulement historique et contingent) entre la réalisation des valeurs libérales et républicaines

d'une part, et l'existence d'une identité nationale d'autre part. Seule l'existence d'une identité nationale partagée permettrait d'assurer la stabilité d'une communauté fondée sur le principe de la souveraineté du peuple ; d'autoriser l'exercice de l'autonomie démocratique; de réaliser les principes de la justice sociale et de résister à toutes les formes de régressions identitaires. De ce point de vue, la nation serait avant tout une réponse à la question qui a toujours été à la racine du politique, à savoir, comment un pouvoir politique stable est-il possible compte tenu de la pluralité et de la mortalité des êtres humains. Pour le souverainisme et le nationalisme, l'existence d'une identité nationale partagée, en tant que la garante de la stabilité et de l'unité de la communauté démocratique, sera la condition *sine qua non* d'un exercice réussi de l'autonomie civique. Pour le nationalisme, le nationalisme économique ou le patriotisme économique est essentiel en tant qu'un ensemble de politiques qui mettent l'accent sur le contrôle interne de l'économie, du travail, et la formation de capital, même si cela nécessite l'imposition de droits de douane et d'autres restrictions à la circulation de la main-d'œuvre, des biens et des capitaux. Cette politique s'oppose à la mondialisation décadente et souhaite utiliser des moyens tels que le protectionnisme et la substitution des importations par des produits locaux. Le souverainisme est fortement empreint de jacobinisme, très centralisateur. (Il faut préciser aussi que certaines idéologies de gauche et de centre peuvent adopter aussi les éléments du souverainisme.) Toutefois, le souverainisme se montre très critique envers le libéralisme à la fois moral, économique et politique, ou culturel, mais aussi envers le multiculturalisme. Pour le souverainisme, il faut surtout s'orienter sur le comportement spécifique du consommateur, des entreprises et des pouvoirs publics consistant à favoriser le bien ou le service produit au sein de sa nation ou de son groupe de nations ; il s'agit surtout de promouvoir l'excellence économique et social de son pays. Selon la plupart des défenseurs de cette tendance, le souverainisme économique correspondrait à une forme plus adoptée de protectionnisme qui, visant à bloquer la concurrence externe, ne permet pas de profiter des avantages d'une économie ouverte. Enfin, les souverainistes rejettent le libre-échange international et la mondialisation.

Dans les doctrines idéologies politiques les relations internationales sont principalement les rapports politico-diplomatiques et stratégiques qu'entretiennent entre eux les Etats souverains dans un cadre bilatéral ou multilatéral. Pour Radtchenko-Draillard « Une idéologie est donc l'ensemble des idées sur la structure de la société concrète, sur les forces qui agissent dans le pays, sur les sources de conflit qui y sont présentes, et aussi sur les modalités qui permettent de résoudre ces conflits. Percevoir stratégiquement une situation de conflit nécessite donc de l'information, bien sûr, mais encore plus de connaissances sur les mécanismes d'explication, d'innovation et de consensus dans la négociation». (Radtchenko-Draillard, 2021, p.16). Une explication normative, historique, culturelle (mais relativement globale) des relations internationales est essentiellement liée au réalisme (conservatisme), au souverainisme et nationalisme, au libéralisme et au marxisme.

Les réalistes (conservateurs, défenseurs du statu quo, etc.) croient que le monde étant gouverné par certaines lois objectives ou caractéristiques naturelles immuables, le changement ou le progrès n'est possible que s'il est fondé sur la connaissance et la prise en compte de ces contraintes. Par conséquent, la préoccupation première des réalistes - conservateurs est donc de comprendre ces contraintes grâce à une observation objective de la réalité. Les deux philosophes les plus souvent cités comme fondateurs du réalisme demeurent néanmoins Machiavel (1469-1527) et Hobbes (1588-1679). Dans *Le Prince* (1513- petit opuscule dédié à Laurent de Médicis -maître de la Cité-Etat de Florence), Machiavel a

exposé très clairement sa vision des relations internationales. Celle-ci est dénuée de toute préoccupation religieuse et morale et consacrée essentiellement au triomphe du plus fort (le Prince) qui est, selon lui, « le fait essentiel de l'histoire humaine ». Selon Machiavel, pour agrandir son territoire et conserver ses conquêtes, le Prince doit s'inspirer de la ruse du renard (la diplomatie) et de la force du lion (la puissance militaire) : « Un Prince doit se faire une réputation de bonté, de clémence, de pitié, de loyauté et de justice. Il doit d'ailleurs avoir toutes ces bonnes qualités, mais rester maître de soi pour en déployer de contraires, lorsque cela est expédient. » (Machiavel, *Le Prince*, chapitre VIII). Plus tard, Hobbes approfondira la pensée de Machiavel en montrant, dans *Le Léviathan* (1651), qu'il existe une opposition radicale entre la société internationale et les sociétés nationales : « Dans celles-ci, en l'absence d'un pouvoir organisé, les hommes vivent dans un état d'anarchie où chacun est un concurrent avide de puissance et voit son droit le plus fondamental, le droit à la vie, constamment menacé. Les hommes peuvent toutefois sortir de cet état naturel de guerre et entrer en société en concluant un 'pacte' ou un 'contrat social' par lequel ils renoncent à leurs droits et libertés et confient le pouvoir à un Prince ou à une Assemblée en échange de la protection de leur sécurité ». Il ajoute que « A tout moment, les rois et les personnes qui détiennent l'autorité souveraine sont à cause de leur indépendance dans une continuelle suspicion et dans la situation et la posture des gladiateurs, leurs armes pointées, les yeux de chacun fixés sur les autres. Je veux parler ici des forts, des garnisons, de canons qu'ils ont aux frontières de leurs royaumes, et des espions qu'ils entretiennent continuellement chez leurs voisins, toutes choses qui constituent une attitude de guerre ». (Hobbes, *Le Léviathan*, chapitre XIII). Selon Viotti et Kauppi, la vision des relations internationales de Machiavel et Hobbes est cynique et pessimiste parce qu'elle tient compte uniquement des relations diplomatico-stratégiques des Etats, essentiellement caractérisées par la guerre (latente ou ouverte) à leur époque. Parmi les auteurs qui ont contribué à établir les fondements de la théorie réaliste, il faut également mentionner Carl von Clausewitz (1780-1831).

Dans son ouvrage *De la Guerre*, Clausewitz a apporté une contribution critique à l'explication de la stratégie militaire en expliquant que toutes les décisions prises sur un champ de bataille sont caractérisées par l'incertitude. L'influence de l'œuvre de Clausewitz ne tient pas uniquement au fait qu'il a conceptualisé la notion d'incertitude, mais il a également montré que la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens et que son issue repose, non seulement sur les capacités militaires d'un Etat, mais sur ses ressources sociales et économiques. Viotti et Kauppi (2012) expliquent que la quintessence de la pensée réaliste réside dans la conclusion suivante : « les Etats sont les seuls ou les principaux acteurs des relations internationales; l'Etat est par nature unitaire; l'Etat est rationnel et vise constamment à maximiser son intérêt national, ce qui implique le recours périodique à la force; la sécurité et les questions politiques constituent l'unique ou la principale finalité de la politique étrangère. (Viotti et Kauppi, *International Relations Theory*, 55-56). Ces rapports sont nécessairement caractérisés par la rivalité ou la compétition, d'une part, parce que chaque Etat vise constamment à défendre et à accroître sa puissance politique et militaire; d'autre part, parce que la puissance est inégalement répartie au sein de la société internationale; enfin parce qu'il est impensable que les Etats acceptent de se soumettre à une autorité centrale qui les obligerait à coopérer entre eux. Par conséquent, il faut ajouter que dans ce contexte pour un très grand nombre d'autres réalistes, dont Raymond Aron (1984) « la dissuasion nucléaire ou l'équilibre de la terreur sont des alternatives cohérentes susceptible de maintenir la paix entre les deux superpuissances opposées à l'échelle mondiale. » Le principe, qui relève du contrôle

des armements, n'est pas incompatible toutefois avec la course aux armements, en tant que la possibilité pour les membres d'une telle ou telle alliance d'améliorer la performance et l'efficacité de leurs armements.

Pour les souverainistes et les nationalistes le caractère particulier des États multinationaux, soit la recherche d'équilibre entre l'unité et la liberté des nations minoritaires, remet en question la validité du concept de nationalisme au sein des États multinationaux. Du fait, la construction d'une identité nationale respectueuse de sa diversité multinationale et la volonté d'intégration et de conciliation des minorités nationales semblent incompatibles avec le nationalisme banal défendu par Billig. Puisque le nationalisme est une idéologie, l'État-nation est légitimé sur la base de principes universels (chaque nation devrait avoir son État, sa culture, etc.). Pour Billig (1995) : « ... afin de créer une identité nationale puissante, il importe pour les États de se distinguer les uns des autres en créant des symboles particuliers à la nation, ainsi qu'en distinguant le ' nous ' national du ' eux ', les non nationaux » (Billig, 1995, p. 73). Les autres travaux sur la construction discursive de l'identité nationale montrent, à l'instar de ce qu'expliquait Billig, qu'elle s'effectue par une double dynamique : la première est une projection et une construction de la différence vers l'extérieur du groupe (' Eux ') et la seconde est une emphase sur la similarité et l'appartenance partagée à l'intérieur du groupe (' Nous ') (Wodak, De Cillia, Riesigl, Liebhart, 2009, p. 33). De ce fait, chaque nation constituée adopte sa propre définition de l'identité nationale, composée notamment des variantes nationales de ces symboles reconnus par la communauté des nations. Ces symboles qui participent à la construction de l'identité nationale mélangent et composent l'universel et le particulier.

Pour le libéralisme, l'homme est un être autonome, séculaire et rationnel. C'est surtout un individu doté de droits naturels qui ne connaît pas d'unité de valeur supérieure à lui-même et dont la raison s'exerce par le calcul de ses intérêts propres. A la différence des réalistes (conservateurs), qui considèrent que chaque individu qui cherche à maximiser son pouvoir est la source de conflits au sein de la société ; les libéraux estiment que la concurrence entre les individus est génératrice d'équilibre et de progrès. Les libéraux admettent cependant que certains citoyens peuvent contrevenir aux lois et menacer la sécurité, la propriété et les libertés des autres citoyens et par conséquent, l'Etat doit disposer d'un pouvoir législatif (parlement), exécutif (gouvernement), judiciaire et répressif (armée, police). Pourtant, cette théorie libérale, recèle une très grande contradiction : d'une part elle affirme que les lois naturelles donnent à la société la possibilité de s'autoréguler et de résorber ses conflits; d'autre part, elle défend la nécessité d'un Etat législateur, justicier et gardien armé, etc. Tous ses défenseurs, et en particulier Locke dans son « *Identité et différence.* » (1694) ont insisté *ambivalentement* sur la primauté des droits naturels individuels dans les domaines politique et économique et la nécessité de limiter le rôle de l'Etat à la création et au maintien de conditions économiques, sociales et politiques propices aux échanges entre individus - le marché étant donc le lieu essentiel de réalisation de leurs aspirations. Les libéraux admettent que la société internationale est constituée d'Etats indépendants qui rivalisent pour la défense de leurs intérêts propres, comme les individus qui sont en concurrence au sein de chaque Etat pour la satisfaction de leurs intérêts et besoins. Cependant l'expansion du marché ou des échanges internationaux rend la guerre plus coûteuse pour les Etats. Le développement du droit international et des organisations internationales contribuent alors au règlement des conflits et au renforcement de la coopération entre Etats. Pour le libéralisme, les relations

internationales sont les rapports de toute nature que les Etats, les organisations gouvernementales et non gouvernementales et les individus s'entretiennent dans un cadre bilatéral ou multilatéral, formel ou informel ; ces rapports sont donc caractérisés par la compétition. Pour les libéraux, ces rapports peuvent être pacifiques et coordonnées de coopération s'ils sont régulés par un système de droit international fondé sur la primauté des intérêts individuels. Enfin, pour le libéralisme, la dilution des frontières qu'impliquerait la mondialisation de la démocratie et du capitalisme néolibéral pourrait éliminer ces menaces et les conflits internationaux en favorisant le désarmement et en permettant l'instauration d'un système international approprié.

Pour le marxisme les relations internationales doivent se développer essentiellement sur la base d'une critique du libéralisme, en particulier celle de la philosophie dialectique idéaliste de Friedrich Hegel exprimée particulièrement dans '*Leçons sur le droit naturel et la science de l'État*' (1817-1818) et de l'économie politique de Smith et Ricardo. Rappelons que selon Smith (1776) et Ricardo (1817) la survie du capitalisme dépend de l'élargissement de son marché et de ses débouchés, donc de son expansion à l'échelle mondiale. Marx et Engels reconnaissent la validité de cette assertion, mais loin de voir cette expansion comme la source première de l'enrichissement des nations, ils la considèrent comme la cause de l'internationalisation de la concentration du capital et des souffrances associés à cette dernière. En se développant le capitalisme crée donc, selon eux, des conditions objectives favorables à la révolution socialiste mondiale. Pour Marx et Engels, cette révolution ne peut être victorieuse que si elle est dirigée par le prolétariat, d'une part, parce que c'est cette classe qui est la productrice du profit et d'autre part, parce que le prolétariat n'a rien à perdre et tout à gagner dans cette révolution puisque, contrairement aux autres classes, incluant la paysannerie, il est dépossédé de toute propriété. Dans le concept du marxisme (et du léninisme), suite à la révolution prolétarienne, la construction de la société nouvelle s'effectue en deux phases : la phase socialiste, durant laquelle l'Etat de dictature du prolétariat socialise progressivement tous les moyens de production, élimine les classes sociales et répartit les biens selon le principe « à chacun selon son travail » ; et la phase ultérieure du communisme, caractérisée par la disparition définitive des classes et de l'Etat dans le monde. Cependant, l'échec et la disparition de la majorité des régimes socialistes et communistes (la fin du 20<sup>ème</sup> siècle), ont discrédité les idées des fondateurs et des successeurs du marxisme et du léninisme. Avec la fin de la guerre froide et la chute du bloc communiste, les partis socialistes européens acquièrent de manière durable une position dominante à gauche. La social-démocratie, au sens de socialisme démocratique, apparaît après la chute de l'URSS et de ses alliés comme l'« horizon indépassable » à la gauche de l'échiquier politique mondial. Avec la fin des régimes communistes, une partie des anciens du parti communiste, auto-dissous, donnent naissance à de nouveaux partis à l'identité socialiste et réformiste. Cependant, les grands partis de centre-gauche ne sont cependant pas épargnés par l'usure du pouvoir face aux crises sociales et économiques out par la défiance croissante d'une partie de l'électorat vis-à-vis des forces politiques traditionnelles. D'un point de vue conceptuel, le socialisme reste accablé, selon Axel Honneth (2015), par trois présupposés communs à ses principaux penseurs : la primauté donnée à l'organisation de l'économie, qui a conduit à négliger notamment la question des libertés politiques ; une identification postulée aux intérêts d'une force sociale déjà établie, le dispensant de vérification empirique ; la croyance en une forme de nécessité historique, en vertu de laquelle il s'est détourné de l'expérimentation » (Honneth , 2017, p. 47-70.) La mouvance socialiste, prise au sens large, demeure l'une des plus importantes de la vie politique mondiale, bien que le mot socialisme continue de recouvrir un ensemble de réalités, de pratiques politiques, et de formes de pensée extrêmement diverses et parfois contradictoires entre elles, allant des partis travaillistes aux diverses variétés de « gauchisme »,

en passant par les partis et régimes communistes actuels. Enfin, la majorité des principaux partis se réclamant du socialisme se réunit, au niveau international, au sein de l'Internationale socialiste, etc. En conclusion, de nombreuses structures mentales des idéologies différentes et des pratiques idéologiques diverses dans les relations internationales sont polarisées sur la base d'une différenciation et d'une ressemblance entre ce qui fait partie de leur groupe ou de leur nation et ce qui en est de l'extérieur (d'autre groupe ou d'autre nation) c'est-à-dire, précisément entre *Nous* et *Eux*, comme l'exposent également ces divergents discours. Dans le but de résoudre des conflits interculturels et internationaux et de trouver des solutions, il est nécessaire aussi de réfléchir sur les stratégies d'interculturalité avec la prise en compte des décalages horizontaux-géographique (géopolitique mondiale) et verticaux (diversité des vécus et des devenirs historiques) des groupes et des nations.

## **Les approches psychologiques du concept de la personnalité des individus et ses impacts sur les idéologies, le leadership et l'opinion publique**

Le concept de personnalité et son impact dans l'idéologie politique est aussi le noyau central d'une psychologie politique et sociale. En effet, il facilite l'établissement de liens entre l'homme (et ses comportements et ses attitudes, en ce qu'il est construit sur le postulat d'une consistance comportementale intraindividuelle et intrapersonnelle) et la société. La personnalité est censée référer à ce qu'est la personne, et c'est cela même, ce qui est conçu comme l'identité, la nature psychologique. En même temps, chacun est ainsi amené à se percevoir, à se définir, sur la base de ce qui l'unifierait et le différencierait de l'autre. Shorokhova (1974) met en avant l'existence dans la personnalité des rapports entre le social et le psychique, l'individuel et le social: « La personnalité agit comme un phénomène et dépend de la société dans son ensemble, en raison de son appartenance à un groupe social particulier, et mais elle active, indépendante, *crucialement* libre et elle est aussi capable d'influencer le monde environnant de son groupe, en le changeant, dirigeant et perfectionnant » (Shorokhova, 1974, p. 8). L'origine de l'étude de la personnalité comme objet scientifique est souvent attachée aux analyses d'Allport (1937), Murray (1938), etc. Dans les recherches empiriques, Cattell (1933, 1947) développe un modèle composé de seize facteurs permettant d'expliquer et résumer principalement la personnalité de l'homme. Dans d'autres disciplines comme la sociologie et la science politique, des auteurs s'intéressent aux effets de certaines caractéristiques personnelles sur les actions politiques et sociales. La construction des modèles "Five Factor Model" (FFM) et "Big Five" (1. surgency, 2. agreeableness, 3. conscientiousness, 4. emotional stability, 5. Intellect, décrits par Goldberg, 1992) se fondent sur deux approches : la première approche est lexicale qui se base sur les travaux pionniers d'Allport (1937) et les méthodes quantitatives, et identifie cinq traits fondamentaux en utilisant 100 termes unipolaires: 1) ouverture à l'expérience (appréciation de l'art, originalité, ouverture d'esprit, créativité, curiosité intellectuelle pour des idées nouvelles, ambition, imagination, etc.) ; 2) conscienciosité (conscience morale, contrôle, vertu, discipline, respect des obligations, stricte organisation, orientation vers des buts et des objectifs, etc.) ; 3) extraversion (énergie, enthousiasme, émotions positives, tendance à chercher la stimulation et la compagnie des autres, etc.) ; 4) agréabilité (altruisme, empathie, affection, amabilité, tendance à être compatissant et coopératif, etc.) ; 5) neuroticisme ou névrosisme (émotions négatives, vulnérabilité, instabilité émotionnelle, anxiété, tendance à éprouver la colère, l'inquiétude ou la dépression, etc.).

La seconde approche est développée empiriquement par McCrae et Costa (1992, 2008) qui élargirent le questionnaire *NEO Personality*. L'acronyme *NEO Personality* fait référence aux trois dimensions mesurées : 1) neuroticisme, 2) l'extraversion, 3) l'ouverture à l'expérience. Précisément, selon ces conclusions, les individus extravertis sont expressifs, énergiques, dominants, bavards et actifs ; tandis que les individus introvertis sont davantage calmes, inhibées, passifs et plus disposés à suivre les autres (Caspi et al. 2005; Costa et McCrae 1992, etc.). De plus, ce trait englobe quatre traits inférieurs : la timidité, la sociabilité, la dominance ou affirmation de soi et le niveau d'énergie (Caspi et al. 2005) ; en conséquence, ce trait décrit une tendance énergique envers le monde qui amènerait les individus à être plus actif dans leurs actions individuelles et sociales. L'agréabilité fait référence aux individus qui sont coopératifs, empathiques, charitables, courtoises, agréables, honnêtes, modestes et sympathiques (Costa et McCrae 1992; McCrae et Costa 2008; McCrae et John 1992). Par contre, les individus désagréables sont agressifs, ineptes, cyniques, manipulateurs, critiques, arrogants (Caspi et al. 2005; Costa et McCrae 1992; McCrae et Costa 2008). Dès lors, les individus qui ont un haut degré d'agréabilité ont une orientation prosociale et possèdent davantage de tendance altruiste et à la confiance, ce qui les amène à développer des relations interpersonnelles, sociales ou politiques. Le troisième trait, celui de la conscienciosité, caractérise les individus, qui sont assidus, disciplinés, responsables, persévérants, ordonnés, crédibles et ponctuels (McCrae et Costa 2008; McCrae et John 1992). Les individus consciencieux sont capables de contrôler leurs impulsions proscrites par les normes, ce qui facilite leur comportement orienté vers une tâche ou un objectif comme la réflexion avant l'action, la planification, la priorisation ou le respect des normes et des valeurs (Aluja, Garcia, 2004). La stabilité émotionnelle, aussi appelée neuroticisme a aperçu sa centralité dans plusieurs formes de problèmes mentaux (McCrae et Costa 2008) chez certains individus. On plus, dans ces deux approches, l'ouverture à l'expérience fait référence directement à l'intelligence : ces traits influenceraient les caractéristiques d'adaptation comme les compétences, les attributs, les intérêts, les valeurs, les relations et les concepts d'évaluation de soi (estime de soi, connaissance de soi, définition de soi, etc.). Autrement dit, ces approches sont des objectifs qui varient en importance et qui servent de principes, d'attitudes, d'identification et de croyances.

Certaines préférences seraient sûrement liées à certains traits en comblant des objectifs et des besoins psychologiques (Johnston et al. 2017; Jost et al. 2003) ; par exemple, le trait de la conscienciosité est davantage relié aux perceptions négatives de l'immigration, parce que les individus consciencieux tendent vers des besoins d'une société stable, traditionnelle et homogène. Pour Andréeva, la base émotionnelle des relations interpersonnelles (affects, émotions, sentiments, etc.) comprend toutes sortes de manifestations émotionnelles. « Concernant les sentiments, leur ensemble est illimité. Cependant, ils peuvent être réduits à deux grands groupes: a) les sentiments conjonctifs qui incluent divers types de sentiments qui rassemblent les gens de groupes différents, les unissent ; la partie adverse agit comme un objet souhaité à l'égard duquel il y a une volonté de coopération et d'actions; b) les sentiments disjonctifs qui incluent divers types de sentiments qui divisent des gens et lorsque la partie adverse agit comme inacceptable, concurrentielle ou même comme un objet frustrant il n'y a pas de désir de coopération ou d'interaction. L'intensité des deux types de sentiments peut être aussi très différente» (Andréeva, 2001, p. 57). A son tour, Aseev (1976) analyse la structure motivationnelle de la personnalité : « Il faut identifier ses principales contradictions motrices (entre le désir et le réel, le possible et le nécessaire, le positif et le

négatif, etc.) ainsi que les origines de la formation de la motivation humaine (des spécificités de la réflexion motivationnelle de la réalité, les problèmes de motivation appliqués et associés à la pratique de l'éducation, au leadership, au collectif, à la société » (Aseev, 1976, p.7). Pour Katz (1960) il y aurait une dimension motivationnelle expressive des gens dans les préférences politiques ; cette motivation fait référence au fait que les attitudes renforcent et signalent à la société les éléments importants des systèmes de croyances des individus, tels que les concepts d'évaluation et d'estime de soi. Autrement dit, cette motivation est purement sociale : les individus se positionnent afin de donner une image de soi plus favorable (Johnston et al. 2017) et ces bénéfices affectifs sont associés à certaines positions et identifications politiques (Dobewall, Aavik et al. 2014).

L'influence des traits de personnalité sur le choix électoral est caractérisée par une influence directe puisqu'ils offrent une aptitude cognitive de la compréhension qu'on les individus de leur société politique (Bittner, Peterson, 2018 ; Verhulst, Hatemi, Martin, 2010). Dans ce sens, l'ouverture à l'expérience et l'agréabilité donneraient une tendance aux individus à voter vers la gauche, tandis que les individus qui votent à droite pourraient davantage être associés aux traits de l'extraversion et de la conscienciosité (Caprara et Vecchione, 2017). Ainsi l'effet des traits de personnalité sur l'idéologie (gauche-droite) a été également analysé. Précisément, l'idéologie de droite est souvent associée à la conscienciosité, tandis que l'idéologie de gauche est reliée à l'ouverture à l'expérience (Caprara et al. 2006; Gerber et al. 2010). L'extraversion, la stabilité émotionnelle et l'agréabilité génèrent pourtant des résultats plus ambigus et mixtes (Caprara et Vecchione 2017). Par conséquent, selon ces études, une structure générale semble donc déterminer des analyses empiriques confirmant en partie le modèle proposé par le modèle *Five Factor Model "FFM"* : les traits de personnalité influencent directement des caractéristiques d'adaptation conscientes et des comportements par les tendances générales et stables qu'ils offrent ; mais, conjointement, ces traits affectent des caractéristiques d'adaptation moins conscientes, telles que l'idéologie et les valeurs politiques fondamentales. De nombreuses recherches sont effectuées pour étudier l'effet de la personnalité politique sur les individus. Certaines recherches sont constitués autour de deux traits éminemment politiques : l'autoritarisme de droite (*right-wing authoritarianism-RWA*; Altemeyer, 1981) et la théorie sur l'orientation de la domination sociale (*social dominance orientation –SDO-* Sidanius, Pratto, Mitchell, 1994). Précisément, d'un côté, l'autoritarisme de droite (RWA) inclut trois éléments essentiels: soumission à l'autorité, agression et conventionnalisme. Les individus avec un haut score sur du trait (RWA) sont souvent agressifs envers les individus qui ne se plient pas aux normes et valeurs traditionnelles de leur société (Caprara et Vecchione 2017). Plus spécifiquement, on lie ce trait au conservatisme, au souverainisme et au nationalisme, au désir de sécurité personnel et sociétal et au comportement strict électoral. De l'autre côté, après avoir pris en compte les effets du genre, de l'estime de soi et de l'identification au sein du groupe les résultats constatent que plus l'orientation de la dominance sociale (haut score en SDO) est grande, plus l'allocation de la valeur sociale en faveur du groupe (Sidanius, Pratto, Mitchell, 1994). Concrètement, selon la théorie de la dominance sociale, afin de maintenir leur position sociale avantageuse, les dominants et avantagés du groupe (libéraux, néo-libéraux, écolo-libéraux, sexistes, centristes, etc.) développent et adhèrent à des mythes légitimateurs qui fournissent une justification à la distribution inéquitable de la valeur sociale et des richesses économiques inégalitaires au sein de la société. La personnalité de leader politique joue aussi un rôle crucial dans le processus de la propagande idéologique. Précisément, Eysenck (1955) analyse les rapports entre certaines attitudes (antisémitisme, conservatisme, extrémisme) et les variables indépendantes (âge, sexe, personnalité, etc.). Il élabore également une analyse factorielle pour déterminer les rapports entre personnalité et positionnements politiques. Précisément,

Adorno (1950) explore le concept de la *personnalité autoritaire* et repère les quatre dimensions d'échelle d'attitudes internes et externes : l'antisémitisme, le conservatisme économique-politique, les tendances anti-démocratiques et l'ethnocentrisme. D'autre part, Rokeach (1960) considère que «les systèmes de croyances changent à certains moments : plus le système est ouvert, moins la personnalité est dogmatique». Pour Fromm (1963) « dans les interactions culturelles la liberté est un fardeau quand les conditions économiques et politiques la rendent illusoire, les hommes vivent donc dans l'illusion de leur autonomie et le consensus leur procure la preuve de la justesse de leurs croyances ce qui explique le conformisme et l'autoritarisme». Vala (1990) s'intéresse, à son tour, à la genèse du pouvoir et de l'idéologie politique, au moyen d'une exploration des insertions des individus dans le système social, aux représentations qu'ils développent à propos de ce que sont les positions. Il distingue quatre représentations contrastées du pouvoir, chacune étant enracinée dans des insertions sociales effectives et dans des positions sociales intersubjectives, mais toutes matérialisées par diverses dimensions d'identité sociale (identité morale et identité religieuse, engagement social et exclusion du pouvoir, privation individuelle et privation groupale). Ainsi, Vala (1990) écrit : « Première-une représentation individualiste méritocratique, qui associe l'origine du pouvoir à des caractéristiques individuelles et repose sur la croyance en un possible : " *contrôle individuel sur le pouvoir et l'ordre social*". Deuxième-une représentation "égalitariste" sensible aux inégalités sociales face au pouvoir et à la nécessité d'y porter remède "dans le cadre des valeurs démocratiques et de 'la confiance dans le fonctionnement des institutions'. Troisième-une représentation "fataliste" est associée à la "croyance en l'impossibilité de tout type de contrôle des individus sur le pouvoir et de remettre le pouvoir en question". Quatrième- une représentation basée "sur le conflit social" se structure autour de la croyance que le pouvoir dans la société est constitué sur les bases de relations de domination, qui peuvent exercer un contrôle sur le pouvoir au moyen de la protestation et de l'action collective (...) de l'ordre social» (Vala, 1990, p. 465-469).

Les leaders politiques adoptent souvent des arguments pour leur propagande qui, bien que quelquefois convaincants, ne sont pas nécessairement justes. Plusieurs de ces techniques de manipulation rhétorique relèvent du sophisme et influencent les faits par les biais cognitifs. D'autres techniques résultent de manipulation, de croyance et de suggestion perceptuelles. Il me semble qu'il est important de clarifier quelques techniques classiques de manipulation et de suggestion qui reposent sur une utilisation habile de l'émotivité des masses : a) la peur, les masses qui ont peur sont en situation de réceptivité passive et admettent facilement l'idée qu'on veut leur éduquer ; b) l'appel à l'autorité, qui consiste à citer des personnages très importants pour maintenir une idée, un argument, ou une ligne de conduite; c) les témoignages, qui sont des mentions particulièrement citées pour soutenir une politique, une action, un programme ou une personnalité réputée ; d) l'obtention de la désapprobation, qui consiste à suggérer qu'une idée ou qu'une action adoptée par un groupe adverse est fautive ou dangereuse ; e) l'emploi des mots vertueux pour provoquer une émotion intense dans la société (par exemple, faire appel à l'amour de la patrie, au désir de paix, à la liberté, à l'héroïsme, à la justice, à l'honneur, etc.) ; f) l'imprécision intentionnelle, qui consiste à rapporter des faits en les déformant ou de citer des statistiques sans en indiquer les sources, mais tout en influençant les masses ; g) le transfert, qui sert à projeter les qualités positives ou négatives d'une personne, d'un objet ou d'une valeur sur les autres, afin de les rendre influençables ou les stimuler pour qu'ils s'identifient avec l'autorité reconnue ; i) la simplification exagérée et des généralités employées, qui fournissent des réponses simples à des problèmes sociaux, politiques, économiques, ou militaires complexes ; j) les stéréotypes, qui poussent les masses à rejeter l'objet de la campagne de propagande des autres ; k) la recherche des boucs-émissaires, afin de jeter l'anathème sur un individu ou un groupe

d'individus, accusés à tort d'être responsables d'un conflit réel (ou imaginaire), 1) la propagation de la « théorie du complot » etc. Au sujet de la « théorie du complot » Taguieff (2022) écrit : «La formule « *conspiracy theory of society* », introduite en 1945 par Karl Popper dans *La Société ouverte et ses ennemis*, désignait non une "théorie" à proprement parler, mais une forme de croyance ou d'opinion que le philosophe considérait comme une pseudo-explication des phénomènes sociaux, fondée sur le primat des intentions et des intérêts de certaines catégories d'acteurs. " Selon la théorie de la conspiration, tout ce qui arrive a été voulu par ceux à qui cela profite"» (Taguieff, 2022, p.16).

Certes, les terrains politiques sont toujours minés par de grandes idéologies, mais aussi par les conflits d'influences, des contradictions et de déni de problèmes ou encore par des influences des micro-idéologies ambivalentes qui s'abonnent autour des enjeux politiques dans la société. C'est dans les moments du conflit sociétal profond et des crises politiques qu'on constate souvent la dégradation du symbolique dans le collectif, des pertes des repères identitaires par des individus, l'étouffement de la pensée politique ou philosophique, la rupture des interactions entre l'individuel et collectif, l'absence de hiérarchisation des rôles sociaux. Dans cette situation critique, le leader fort et charismatique intervient souvent pour proposer ses solutions prodiges pour sortir de la crise. Il faut rappeler que le charisme est la qualité d'une personne qui séduit et influence les autres par ses discours, ses attitudes, son tempérament, ses actions. Ce terme, d'origine grecque (*kharisma*) a d'abord été employé en théologie pour désigner une faveur (une grâce, un don) accordée par l'Esprit-Saint à un individu ou à un groupe. Ensuite, il a été introduit en sociologie en 1912 par Ernst Troeltsch pour désigner la domination basée sur l'autorité de type charismatique au sein d'un groupe religieux minoritaire. Pour Max Weber(1922), il y a deux types de charisme : le charisme personnel et le charisme de fonction. Le premier, charisme personnel ou charisme plénier, se définit par rapport à la qualité extraordinaire d'un personnage doué de forces ou de caractères extraordinaires (voire surnaturels) : le porteur d'un charisme personnel a un caractère révolutionnaire : il s'écarte de l'ordre du quotidien et favorise la création de liens sociaux. Par principe, les sociologues et les politologues mettent en relief les conditions sociales du caractère innovant de son discours prophétique, le processus social de son acceptation, les causes de la formation d'un mouvement de poursuivants et les changements sociaux qu'il produit. Le second type, le charisme de fonction, est impersonnel, le propriétaire du charisme de fonction tire sa légitimité, de l'appropriation par une institution, d'un charisme personnel. Toutefois, certains charismes évoqués par Max Weber échappent aux deux types précédents. Max Weber souligne aussi l'existence d'un charisme *héréditaire* et *du charisme de la foi*. (Weber, 1971, p. 320-329) Dans le même ordre d'idée, on trouve, dans le concept de Max Weber, le charisme de la bonté, le charisme de la raison, le charisme du savoir-faire, le charisme de l'esprit et du goût, le charisme de la chasteté, le charisme de la vertu, le charisme de la certitude du salut, le charisme de l'illumination, etc. Ils ne sont pas qualifiés de spécifiques par l'auteur, mais on peut toutefois les considérer comme tels. En outre, ce leader se caractérise par son charisme et ses qualités d'orateur. Dans son analyse de leader charismatique, Moscovici fait référence à la pensée freudienne du meurtre du père primitif dans *Totem et tabou*. Pour Moscovici (1961), le charisme représenterait le père ressuscité et réincarné dans la personne d'un de ses assassins : « Mais ainsi ce meurtrier lui-même en tant que héros, autrement dit un des fils (...). Donc il est deux personnages en un seul : une imago divinisée du père et la marque d'un individu héroïque, son fils». Donc, la plus importante force lui vient de sa dualité. Moscovici ajoute qu'il «... donne l'impression d'être à la fois "au-dessus des autres" et "comme les autres". Tenant lieu du père qui revit en lui, il est en même temps le tenant-lieu de la masse des frères conjurés qui ont abandonné leurs pouvoirs entre ses mains » (Moscovici, 1961, p.406-407). Le pouvoir charismatique pourrait se

transformer en pouvoir autoritaire, car il se fonde sur la manipulation psychologique des masses qui remonte à l'origine des sociétés structurées. A mon avis, l'autorité de ce type de leader pourrait être une fonction de plusieurs variables relativement indépendantes, telles que : a) le degré de structuration formelle du groupe ; b) l'adéquation de cette structure autocratique par rapport aux objectifs principaux du groupe ; c) le statut de leader dans cette structure autocratique ; d) la manière dont le leader remplit sa fonction ; e) la situation vécue par le groupe dans le passé et la nature des attentes groupales dans le réel et le futur ; f) le rapport de la situation actuelle avec les objectifs capitaux du groupe ; g) la personnalité de ce leader, ses attitudes, ses réflexions, son style de comportement ; g) les conflits acerbes de ce leader avec les autres leaders politiques/les opposants ; h) le prestige de leader dans la mentalité et l'imaginaire de son groupe, etc.

En ce qui concerne le populisme, il n'est pas une doctrine de masse, mais la réponse à l'attente émotionnelle de groupes façonnés par un ou plusieurs leaders. Il faut rappeler que le populisme (de l'adjectif *populaire* ambivalent qui signifie à la fois aimé du public et relatif au peuple) désigne un type de discours qui fait appel aux intérêts du peuple, en opposant ses intérêts avec ceux de « l'élite gouvernante » et s'incarnant dans une figure charismatique de leader, soutenu par un parti acquis à ses attentes et son corpus idéologique. Dans le but d'établir les causes d'apparition du populisme, Dorna (1999) examine des symptômes du conflit groupal : « la tension entre les États, les industries monopolistes se traduisent à l'échelle individuelle par les restrictions dans les conditions de vie (...) le sémantisme populiste est associée aux concepts à forte charge affective : le peuple, la notion et la démocratie. Mais, il prête son attention à l'ambiguïté du sens du peuple « Qui dit " peuple " est censé repérer deux sens : *demos* et *populus*. Le grec (nostalgique et noble) et le romain (refoulé et plébéen). Aussi, deux attitudes : l'une tournée vers l'avenir, l'autre vers le passé ». Il ajoute : « Le *demos* règne symboliquement, mais s'éclipse devant le gouvernement, l'autorité. Le *populus* est rejeté (...) la dépersonnalisation du social renvoie (...) à la personnalisation du politique (...). La figure du peuple reste allégorique, et la souveraineté devient un mythe ». (Dorna (1999, p.3-4) Pour Dorna (1999), le populisme naît au sein des sociétés en crise de transition, quand entre l'élite au pouvoir et la base sociale, se produit une grande rupture affective : le manque de participation citoyenne est directement imputable à l'extrême verticalité du pouvoir, la redécouverte du besoin d'une « horizontalité » de la vie politique ressuscite les vieux démons du populisme. Donc, les crises politiques, les conflits violents entre les gouvernants et les citoyens, les angoisses des masses favorisent l'apparition de « nouveaux partis » avec leurs leaders populistes « providentiels ». Dans son concept d'angoisse, Kierkegaard (1844), analyse bien cette situation : « L'angoisse est une défaillance féminine (...) la chute arrive toujours dans cette faiblesse; mais l'angoisse est, en même temps, le plus haut point de l'égoïsme et nulle manifestation concrète de la liberté n'est pas aussi égoïste que la possibilité de tout semblable manifestation ». (Kierkegaard, 1973, p.163). Par conséquent ce sont ces leaders, dont les attitudes et les paroles s'infiltrèrent ardemment dans la mémoire collective des peuples, qui engendrent la cohésion sociale, afin d'unir idéal de moi de chacun à l'idéal de moi groupal.

En conséquence, les membres du groupe ont besoin d'être au cœur des réseaux d'interlocution, de coopération et de conflits pour accéder, à travers ces changements, à une compréhension d'eux-mêmes (de leur idéal de moi) et des autres (de l'idéal de moi de l'autre) dans la représentation sociale. La théorie de la représentation sociale présente ainsi une structuration des connaissances, des croyances, des opinions à propos de la vision du monde et de la réalité sociale qui entoure les individus. Le terme durkheimien, repris par Moscovici en 1961, définit des « modalités de pensée pratique orientée vers la communication, la

compréhension et la maîtrise social, matériel et idéal». En tant qu'une production mentale sociale (comme une science, un mythe, une religion, une idéologie, etc.) la représentation sociale se distingue des autres, en raison de ses modes d'élaboration et de fonctionnement dans des sociétés, marquées par le pluralisme des doctrines ou des idées, par l'isolement de la science et par des conflits intergroupaux et internationaux.

D'autre part, Orfali (2002) met en évidence le fait que les représentations sociales paradoxales ou nationalistes concrétisent un clivage dans la pensée sociale. Elle fait le lien entre idéal du moi de l'individu et les représentations sociales, en distinguant dans la masse hétérogène (militants, adhérents, etc.) les trois types de personnage qui font référence à un système de valeurs avec des buts différents : «... l'homme d'ordre, c'est la raison, le militantisme rationnel, les discours au nom du groupe sur l'ordre, la raison et la réalité et des niveaux d'explication inter-individuel et situationnel; l'homme de violence, c'est la passion, une adhésion passionnelle, des discours propres sur la base du conflit, ressentiment, bien-être et un niveau d'explication intra-individuel ; l'homme assujetti c'est un mélange de passion et de raison dans un *membership* superficiel, des discours au nom du chef et sur la religion, la suggestion et le bien-être et un niveau d'explication intra-individuel ou inter-individuel » (Orfali, 2002, p.11). On peut conclure que l'individu peut utiliser toute une série de représentations sociales pour définir son identité ; il se trouve au point de rencontre de multiples apparences qui le caractérisent et à partir desquelles il s'identifie (par exemple, la famille, le milieu professionnel, la religion, l'idéologie, etc.). La particularité de l'individualité, en tant qu'une fraction la plus originale de son soi, constitue l'essentiel de sa personnalité. En résumé, les identifications sociales jouent ici un rôle très important dans le rapprochement des individus de différents niveaux, en définissant ou en délimitant les conflits entre eux ; ce qui, en retour, influence le degré de souplesse ou d'engagement de ces individus.

Un autre élément intervient dans l'élaboration des solutions de la résolution des conflits : c'est la diffusion des identifications dans une population. La diffusion des identifications fait allusion à la façon dont des identifications similaires semblent partagées dans une population. La relation entre des identifications (peu ou largement diffusées) dans une population donnée dépend d'une part du soutien de celle-ci (opinion publique) aux hommes politiques et d'autre part d'une efficience avec laquelle ils entendent avec telle ou telle idéologie politique. Il faut noter qu'on distingue généralement les identifications plus durables (moins sensibles au changement politique, économique et social) et les identifications fluides (dépendants des circonstances politiques et des conflits sociétaux) dans les rapports intergroupaux. Et cette différence peut être observée par les degrés variables d'engagement des individus, ce dernier étant soutenu par une implication active ou amoindrie du sentiment d'appartenance au groupe. Un autre indicateur très important ici est la réaction des peuples envers leurs pouvoirs ou leurs régimes nationaux. En fait, le dilemme ici est lié au problème de trouver un équilibre entre adhésion aux valeurs, aux intérêts nationaux et à la sensibilité envers l'autre. Par conséquent, l'identité s'instaure à partir des organisations psychanalytiques de l'individuel et des groupes d'appartenance, en tant que la structure cognitive liée à la pensée représentationnelle. Elle s'exprime par le discours, à travers le processus de représentation et de catégorisation du réel, procédant par l'identification d'un contenu commun, qui positionne l'individu dans son groupe par rapport à l'environnement social et politique.

## **Les sources psychanalytiques de l'activité de l'idéologie politique**

Du point de vue psychanalytique, dans les définitions de l'idéologie on insiste aussi sur son côté irréel, parce qu'elle est souvent assimilée à l'idéalisme, qui prendrait ses rêves pour des réalités en imaginant de fausses désirs ou en reculant toutes les critiques, les objections de la raison et en réinterprétant les faits dans le sens qui l'arrange. Dans ce sens, l'idéologie est un mélange du vrai et du faux, du réel et du désir, des croyances et des illusions. Précisément, Freud (1927), dans *L'avenir d'une illusion* écrit : « Nous appelons donc une croyance *illusion* lorsque, dans sa motivation, c'est l'accomplissement d'un désir qui s'impose en premier lieu ; et dans ce cas nous faisons abstraction de la réalité, de la même façon que l'illusion elle-même renonce à ses accreditations ». (Freud, 1927, p.91). Il est important de rappeler que Freud porte son jugement sur les idéologies radicalement opposées, notamment quand il analyse la politique soviétique et la politique américaine. Dans le *Malaise dans la culture* (1930), Freud donne son avis très critique à ce sujet : « On s'inquiète seulement de savoir ce que les Soviets entreprendront lorsqu'ils auront exterminé leurs bourgeois ». Et plus loin, il écrit «...des individualités au tempérament de chef n'atteignent pas à l'importance significative qui devrait leur échoir dans la formation des masses. L'état de la culture en Amérique fournirait une bonne occasion d'étudier ce dommage ». (Freud, 1930, p. 137-138). Soulignons que Freud écrit aussi que la société guidée par des desseins pragmatiques ne se soucie pas, dans l'ensemble, de la distinction, il lui suffit qu'un homme se conforme, dans son comportement et ses actions, aux règles de la civilisation, et elle s'interroge peu sur ses motifs ; c'est la société – et la place des individus au sein de celle-ci – qui impose ou façonne ce qu'ils savent, ou pensent savoir.

Toutefois, Freud reste un peu évasif dans sa théorie analytique sur l'avenir de telle ou de telle idéologie. En se posant la question si « la psychanalyse conduit à une *Weltanschauung* et à laquelle? Freud précise que « une *Weltanschauung* est une construction intellectuelle qui résout, de façon homogène, tous les problèmes de notre existence à partir d'une hypothèse qui commande le tout, où, par conséquent, aucun problème ne reste ouvert et où tout ce à quoi nous nous intéressons trouve sa place déterminée (Freud, 1932, p.211-212) Freud donne son avis sur la relation de la psychanalyse à la question de la *Weltanschauung* : « La psychanalyse est, à mon sens, incapable de créer une *Weltanschauung* qui lui soit particulière. (...) elle peut se rattacher à la *Weltanschauung* scientifique (...). La pensée scientifique est encore très jeune (...), il y a encore trop de grands problèmes qu'elle n'a pas pu maîtriser » (Ibid. p.242-243). Ainsi, l'idéologie exprime une idéation simpliste qui implique des solutions utopiques quelle que soit la direction dans laquelle elle regarde. Ce que l'on sait dans un groupe idéologique est incertain. Le doute et la pensée sont toutefois suspendus, comme si l'idée était vraiment incontestable.

Ainsi, une idéologie est un système de représentations intellectuelles, dans lequel nos idéaux et nos valeurs se présentent comme déjà accomplis, ce qui nous procure évidemment un avantage narcissique. Puisque l'homme, plongé dans une vision cosmique, se sent conforme à son idéal de moi. Kaës (1980) définit trois axes de recherche " pour penser de l'idéologie" « ... selon un première axe, l'idéologie se qualifie comme *fonction de l'idéal* ; elle est une formation de l'illusion dans son allégeance au Surmoi et à l'Idéal du moi ; selon un deuxième axe, l'idéologie est *Weltanschauung*, une vision de l'univers totalisante, une construction intellectuelle systématique et fautive ; elle est une déviation du penser ; selon un troisième axe, l'idéologie est une *fonction sociale* nécessaire à l'existence collective, ancrée dans la vie psychique ; elle fonctionne comme construction de la civilisation et comme formation psychique » (Kaës, 1980, p.9). Il faut remarquer que les différentes disciplines disputent vainement sur la question de savoir quelle composition de forces est fondamentale dans l'idéologie. Les sciences sociales ont tendance à percevoir dans les forces sociales la

causalité finale du refoulement chez l'individu, qui se trouve ainsi provoqué de l'extérieur. Dans la psychologie et psychanalyse on affirme souvent que les phénomènes sociaux ne sont que les fantasmes et conflits intraindividuels profonds exprimés à l'échelle de la société. L'idéologue entre ainsi dans un autre monde et partage son illusion avec d'autres disposés à cela, bien que ce partage puisse se limiter à quelques individus, à quelques groupes et ceux qui la suivent soient souvent distingués d'un autre groupe et d'autres individus. Cependant, l'idéologie n'est pas une méthode pour résoudre des problèmes et pour juger si quelque chose est souhaitable ; elle le prévoit au départ. Elle est une réponse masquée en question ou une valeur qui cherche l'accomplissement de son désir, mais se prend pour une rationalité. Pour Radtchenko-Draillard (2016) « Aussi comporte-t-elle trois fonctions essentielles : 1) la fonction d'explication : elle fournit un paradigme et des catégories pour interpréter la réalité ce qui la rend à la fois simplifiante, désirable et consolante, 2) la fonction de propagation : elle dit où est le bien et où est le mal et cela la rend expansive, mais aussi discriminante, car d'autres groupes animés par leurs propres croyances tendent à s'opposer et toute idéologie suscite aussi sa contre-idéologie ; 3) la fonction de transformation : elle vise à l'action par un moyen de stratégie et d'une vision sur le monde avec un discours, expliquant comment ce monde doit advenir ou se maintenir. L'idéologie est donc une 'pensée en contrepartie' qui s'oppose aux autres idées, ne vit que dans le conflit avec une autre idéologie» (Radtchenko-Draillard, 2016, p.144).

Dans l'idéologie la propagande est surtout un instrument principal qui cherche à aiguiller les espérances de l'opinion des foules et à modifier les actions des personnes ciblées. La censure peut aussi participer aux modalités de la propagande, en supprimant les informations que l'idéologie du pouvoir en exercice souhaite ne pas divulguer. Dans sa forme la plus dure, la propagande façonne, semble-t-il, la connaissance des personnes par n'importe quel moyen, dont la confusion. Ensuite, elle utilise aisément, par le retour du refoulé, la répression des pulsions érotiques. C'est à elle que se rapporte une importante partie des contenus oubliés et comprimés dans l'inconscient. Mais ces résidus psychiques reculés, l'héritage collectif des masses, sont préférablement de nature mimétique. Ils reviennent à chaque génération successive à l'aide d'un mécanisme spécifique : *la résurrection des imago*. Il se traduit par une projection subite des situations et des personnages devenant du passé. Jung (1967) dans *Les racines de la conscience* écrit : « Toutefois l'expérience montre que la projection n'est jamais consciente ; les projections ont toujours lieu d'abord et ne sont reconnues qu'ensuite ». (Jung, 1967, p. 71) Moscovici (1991) estime, à son tour, que les leaders entretiennent leur pouvoir par le rappel des *imago du passé* qui, une fois ressurgis, rallument les sentiments d'autrefois. « Aussi viendrons-nous la résurrection des imago pour un mécanisme hypothétique(...). Il nous donne tout juste la possibilité d'envisager la continuité des identifications au cours de l'histoire, rien de plus » (Moscovici, 1991, p. 395-396). L'approbation groupale du sentiment narcissique d'être idéal ne découle pas seulement du leader et de ses victoires, mais aussi des idées qui, par la très grande valeur qui leur est donnée, éclipsent toutes les autres. En fait, dans bon nombre de cas, le chef victorieux atteint son rang en diffusant une idée particulière. De plus, chaque parti politique met en place des stratégies de la propagande de l'idéologie, qui sont destinées à convertir les individus et à les entraîner vers une action. Pour Moscovici « Les procédés des leaders ou les meneurs et de leurs partis sont spécifiques à chaque cas, puisque les effets recherchés sont concrets et particuliers. Mais ils font appel à trois stratégies principales : la représentation, le cérémonial et la persuasion ». (Moscovici, 1991, p.190). Il précise aussi que la première manœuvre porte sur l'espace, la seconde – sur le temps, la troisième – sur la parole. Dans sa forme la plus dure, la propagande façonne, semble-t-il, la connaissance des personnes par n'importe quel moyen (dont la confusion). Par ailleurs, Chasseguet-Smirgel note : « Tout chef absolu à une

“idéologie”. Il est en fait l’intermédiaire qui négocie entre le peuple et l’illusion idéologique» (Chasseguet-Smirgel, 1973, p.735). Par ailleurs, pour Chasseguet-Smirgel, l’idéalisation de soi, en jeu dans le retrait de la libido d’un objet d’intérêt, visant à sauvegarder le Moi en tant qu’objet d’intérêt suprême, impliquait d’explorer le Moi et tout ce qui méritait de l’être ; il y a toujours, sous-jacent à l’idéologie, un fantasme de triomphe narcissique». L’origine de l’Idéal du Moi réside donc dans l’idéalisation de soi ; atteindre un état d’esprit réaliste comporte de nouveau une séparation de la conscience du Moi lui-même (*comme-je-suis*) de l’Idéal du Moi (*comme-je-voudrais-être*). D’un point de vue historique, le narcissisme d’un chef a suffi pour réunir des individus dans un phénomène social qui traitait un problème social ressenti par tous. Cela ayant ensuite mené à une collusion spontanée avec des politiques politiciennes qui pouvaient avoir une fonction de soutien psychologique pour l’individu. Il faut préciser que Freud a développé son idée d’Idéal du Moi dans son étude sur le narcissisme (Freud, 1914). En 1921, Freud remarque : « Il se produit toujours une sensation de triomphe quand quelque chose dans le Moi coïncide avec l’Idéal du Moi » (Freud, 1921, p. 131) Selon Freud(1921) « ... nous sommes bien loin d’avoir épuisé le problème de l’identification et que nous nous trouvons devant le processus, appelé empathie par la psychologie, qui prend la plus grande part à notre compréhension de ce qu’il y a d’étranger à notre moi chez d’autres personnes » (Ibid., p.71). Dans *le Moi et le ça* Freud ajoute « ...nous voyons ce même moi comme une pauvre créature qui est soumise à trois sortes de servitudes et subit par conséquent les menaces de trois sortes de dangers, provenant du monde extérieur, de la libido du ça et de la sévérité du surmoi » (Freud, 1923, p.45). Il faut ajouter que le vécu d’inquiétante étrangeté est porteur d’angoisse et atteste par le retour du refoulé, l’apparition des pulsions infantiles projetées sur l’extérieur où elles prennent figure de l’autre menaçant. A mon avis, les tendances antisociales sont liées : au narcissisme, à l’attachement à soi, à l’amour exclusif pour son propre corps et son propre moi. Ceci rend l’individu insensible au désir des autres et intolérant envers ce qui n’est pas lui ; l’individu garde pour lui sa libido et refuse de la partager, de la transférer sur un objet quelconque. Ainsi, auto-admiration et auto-estime ne cessent de s’enfler, jusqu’à la vanité. Combinées avec l’estime pour les siennes, tous ceux qui font partie du même groupe, et l’antipathie pour les autres, ils ont un effet : les individus se considèrent comme meilleurs, supérieurs aux autres (autrui). L’arrogance disproportionnée, l’autosatisfaction et la vanité d’une part, la discrimination, le mépris et les préjugés envers les autres d’autre part, sont les fruits contaminés que diffuse l’arbre grandissant du narcissisme.

De plus, la rigidité d’une défense psychologique immobilise la pensée et qu’elle présente finalement une certaine similitude avec la croyance avérée en une idéologie ; toutes deux se déterminent par une connaissance ardue de quelque chose de vrai et de faux. Dans la forme sociale de la fausseté, la déformation résulte d’une pression extérieure, de l’interaction de différents groupes sociaux concurrents sur le plan de la domination et de la puissance. Pour Nietzsche « Les hommes surestiment visiblement tout ce qui est grand (...) tout talent est un vampire qui suce le sang et la sève des autres forces, et une production exagérée peut conduire l’être le mieux doué presque à la folie (...) les hommes se soumettent par habitude à tout ce qui prétend à la puissance ». (Nietzsche, 1876-1877, p.234). D’autre part, la souffrance que les défenses visent à dissimuler résulte en particulier de circonstances extérieures. Selon Craib (1997) « Une menace survient au sein de ce sentiment d’identité quand les contenus de la psyché semblent risquer de se dégager du “Je” organisateur, quand je suis submergé par des émotions, quand les idées semblent commencer à mener une vie qui leur est propre et échappent à mon contrôle, quand je me sens tiré dans différentes directions ou immobilisé par des forces mystérieuses. Dans des moments de pression, un processus normal d’intersubjectivité émotionnelle peut devenir apparent. Dans ce sens il s’agit de la projection comme d’un mécanisme de défense ou d’identification projective » (Craib, 1997, p. 172).

Dans des moments de pression, un processus normal d'intersubjectivité émotionnelle peut devenir apparent. L'adhésion rigide ou exigée comporte une perte de la capacité de penser de façon réaliste. Ce qui motive l'individu, c'est que, sans un Idéal du Moi qui le soutient, il se trouve menacé d'une rupture du contrat social et de la dissolution de son identité établie. Il faut préciser que dans l'identité groupale les membres individuels s'y rassemblent dans une sorte de processus instinctuel ; l'idée s'enracine de façon rigide car elle comporte l'idéalisation des membres du groupe à l'égard de celui-ci, qui représente l'autorité (leader, chef ou meneur). A ce sujet, Kojève (2004) distingue les quatre autorités (le Père, le Maître, le Chef, le Juge) et souligne : «... la structure métaphysique de l'Autorité s'oppose à sa division : trois modes du Temps font naturellement bloc et l'Éternité n'est réelle que dans et par son union avec le temps (...) l'analyse du phénomène "Autorité" interdit (...) toute « séparation des pouvoirs ». (Kojève, 2004, p.164-165). Un groupe s'accroche ainsi à une idée immuable afin de protéger leur sentiment stable de valeur et de supériorité. La solidarité d'un groupe dépend de l'acceptation de l'idéal commun au groupe par les individus.

L'illusion est l'idée qui fascine et motive le groupe, et la supposition d'une position dominante qu'elle comporte fait naître le fantasme que le groupe se compose en effet d'individus qui ont réalisé l'idée. Il s'agit là d'une illusion non seulement au sens où elle a remplacé toutes les autres idées de façon irréaliste, mais aussi en cela que le groupe est une incarnation de cette idée. Dans un groupe idéal de ce type, le leader est capable de représenter l'idée, amputée de la réalité, et d'en faire globalement une philosophie de la vie. La dynamique du leadership idéologique réside en ceci que le meneur doit incarner l'idée qui convient à ceux qui le suivent car celle-ci les élève d'une façon illusoire et il va dans le sens de cette illusion en les identifiant à la fois individuellement et en masse à l'idée surévaluée.

D'autre part, la maturité individuelle consiste en la capacité de laisser de plus en plus la priorité au principe de réalité – un principe qui implique de soumettre les contenus mentaux à la pensée, de les mettre à l'épreuve et de projeter une action instrumentale sur ceux-ci. L'esprit humain se trouve être exceptionnellement prédisposé à une interférence de cette capacité réflexive et créatrice. Cette interférence se produit aussi dans un groupe. La psychologie des groupes s'intéresse également à deux phénomènes essentiels : la fusion des individus en une foule (groupe non-structuré) et la maîtrise des meneurs sur les foules. Rappelons que Gustave Le Bon écrit (1895) : « Les foules sont partout féminines... ». On peut supposer ici l'association de la femme, de la foule et du désordre dans la foule. Gustave Le Bon ajoute : « La simplicité et l'exagération des sentiments des foules les préservent du doute et de l'incertitude. Comme les femmes, elles vont tout de suite aux extrêmes. Le soupçon énoncé se transforme aussitôt en évidence indiscutable ». (Le Bon, 1895, p.19-25). Selon Le Bon, une apparition d'antipathie ou de désapprobation qui, chez un individu isolé, resterait peu prononcée, devient une haine impitoyable chez les individus dans la foule. En transposant cette observation, Le Bon soutient que, chez les foules, à travers leurs amplifications, les souvenirs, les mythes et les coutumes reviennent inlassablement. La confluence des processus psychologiques de l'identification et de leur formation sociale constitue le mélange qui sous-tend la puissance de l'idéologie. Notons aussi que Le Bon estime qu'elles sont influencées par la tendance grégaire, qui est plus orientée vers le souverainisme, le nationalisme et le conservatisme. Ainsi, Freud dans *Psychologie des foules et analyse du moi* écrit : « Cette grégarité est biologiquement une analogie et (...) au sens de la théorie de la libido, une autre manifestation de la tendance d'origine libidinale qu'ont tous les êtres vivants (...) à se réunir dans les unités de plus en plus vastes. L'individu se sent incomplet quand il est seul ». Il ajoute « Conscience de culpabilité et sentiment du devoir seraient les attributs caractéristiques d'un *gregarious animal* ». Et plus loin, Freud écrit :

«...qu'il serait plutôt un animal de horde (*Hordentier*), être individuel d'une horde, menée par le chef « (Freud, 1921, p.86-91). Pour sa part, Bechtereov (1924 analyse l'humeur sociale, comme une formation globale (se caractérisant par une émotion générale, un état psychique, l'humeur générale, etc.) qui dirige toutes les manifestations de la psyché du groupe social. Bref, l'humeur publique fait référence aux formations de la conscience humaine des foules. « Aurons-nous une foule rassemblée au hasard devant nous ? Descendre dans la rue ... ou faire appel au rassemblement, - écrit Bechtereov, - partout et toujours nous nous rencontrerons la manifestation des sentiments du public... » (Bechtereov, 1926 p.59).

L'existence d'un inconscient collectif -l'histoire commune vécue par les foules, son existence communautaire, son passé sont des sources de problèmes latents ou de « points conflictuels » et elles font aussi partie de représentation de chaque foule et même de chaque groupe organisé. Pour Jung, «une couche superficielle de l'inconscient est sans aucun doute personnelle, mais celui-ci repose sur une autre couche plus profonde qui ne provient pas d'expérience (...) Cette couche l'on désigne du nom d'inconscient collectif » (Jung, 1995, p.13). On peut déduire de cette formulation que les contenus de l'inconscient personnel sont principalement les complexes affectifs, qui constituent l'intimité personnelle de la vie psychique, mais les contenus de l'inconscient collectif sont les *archétypes*. Pour Jung, la psyché représente bien plutôt une totalité consciente-inconsciente. En réalité, la nature humaine se livre, dit-il, à un conflit cruel et sans fin entre le principe du moi et le principe de l'instinct, entre le moi, qui est structure et limitation, et l'instinct qui est sans limites ; ces deux instances étant, en outre, à égalité de puissance. Jung soutient donc la thèse de la présence permanente de l'inconscient personnel et l'inconscient collectif dans l'activité humaine. Pour lui, l'inconscient personnel contient les « contenus désagréables, qui comme tels ont été refoulés : souvenirs, désirs, tendances, projets, etc. » et l'inconscient collectif contient « des facteurs impersonnels, collectifs, sous formes de catégories héritées et d'archétypes ». (Jung, p.43-46). A partir de cette affirmation, Jung poursuit sa réflexion sur la conscience du moi et écrit que la conscience du moi apparaît comme dépendante de deux facteurs : d'abord, des conditions de la conscience collective ou sociale, et ensuite, les dominantes inconscientes collectives, c'est-à-dire des archétypes. Il faut noter aussi que la plupart des systèmes philosophiques et gnostiques se fondent comme source de la connaissance sur cette perception conjointe de l'inconscient individuel et de l'inconscient collectif. En résumé, la conception jungienne de l'identification des hommes avec la psyché collective nous apporte des éléments très intéressants dans l'analyse des idéologies politiques.

Toutefois, les idéologies ne se développent pas sous l'influence d'un examen rationnel et d'un apprentissage par l'expérience. Des individus y adhèrent pour d'autres raisons qui les satisfont, non pas du fait d'un respect de la réalité ou d'un besoin de développement, d'apprentissage ou de raison. Ce sont des états psychologiques et inconscients qui engendrent les idéologies, et c'est sur ces points précis que les forces sociales peuvent agir. Britton et Steiner (1994) distinguent idée surévaluée et « fait choisi ». Au lieu de saisir le confort de l'idée surévaluée, on doit intégrer ce que la personne a exposé devant lui, ils ont donc emprunté l'expression de « fait choisi » élaborée par Bion (1979). Ajoutons aussi que les crises économiques, les conflits intersubjectifs et familiaux, les traumatismes sociétaux provoquent des tensions psychiques (angoisses, frustrations, interdits, privations, etc.) et génèrent un besoin d'auto-tromperie et des racines de préjugés qui poussent les groupes à l'illusion politique. En projetant leurs désirs honteux sur les autres, les groupes à préjugés peuvent construire une vision du monde, dans laquelle ce sont toujours les autres qui ont des désirs pervers et mettent en péril la décence collective. Pour Radtchenko-Draillard (2021) « En ce qui concerne les identités en vertu desquelles les individus (protagonistes) et les groupes (nation, ethnie, etc.) sont réciproquement reconnus dans cette forme d'interaction, elles ne

peuvent se compter effectivement comme leurs identités que si elles sont acceptées dans un processus d'échanges de concessions logiques, afin d'aboutir un accord mutuellement acceptable. Dans ce sens le processus de négociation est un changement dynamique dans lequel l'interaction des valeurs et des intérêts des protagonistes définit leurs identités négociées» (Radtchenko-Draillard, 2012, p.87). Les identifications sociales jouent ici un rôle très important dans le rapprochement des individus de différents niveaux, en définissant ou en délimitant les conflits entre eux ; ce qui, en retour, influence le degré de souplesse ou d'engagement de ces individus. Un autre élément intervient dans l'élaboration des solutions de la résolution des conflits sociétaux : c'est la diffusion des identifications dans une population. La diffusion des identifications fait allusion à la façon dont des identifications similaires semblent partagées dans une population. Par conséquent, la relation entre des identifications peu ou largement diffusées dans une population donnée dépend d'une part du soutien de celle-ci (opinion publique) aux politiques et d'autre part d'une efficience avec laquelle ils entendent avec telle ou telle idéologie politique.

## Conclusion

Les idéologies politiques sont ainsi structurées par un schéma social consistant en un certain nombre de catégories qui représentent cognitivement les principales dimensions politico-sociales des groupes, telles que les propriétés particulières, les critères d'appartenance au groupe donné (actions principaux, buts, normes, identités, valeurs, de personnalités de référence, etc.) et les ressources de base, les particularités, les intérêts et les désirs personnels de leurs membres. En conséquence, aussi bien cognitivement, psychanalytiquement que socialement, les idéologies politiques se développent particulièrement sous forme de ressources socialement partagées qui maintiennent la cohésion, la normalisation et la coopération au sein du groupe particulier, aussi bien qu'elles procurent des moyens opérants pour établir des interactions entre différents groupes et nations. On peut aussi dire que l'idéologie est une pensée du groupe. Avec le discours et la logique, elle s'adresse au groupe le soutenant ou à la totalité de la société afin d'y faire adhérer le plus de monde. Concomitamment, l'idéologie est aussi un moyen pour un groupe d'accroître son pouvoir par le renforcement de la force politique au sein de la société. L'idéologie n'est pas seulement un phénomène de groupe particulier. Un groupe idéologique n'est pas simplement un ensemble d'individus qui se trouvent seulement partagés un même refoulement caractérisé par des processus inconscients identiques. En fait, chaque individu a des besoins d'ordre biologique et psychique, et sa capacité de réfléchir sur soi-même et sur les modèles de valeurs et de conduites imposés par le groupe ou les mettre en question. Chaque personnalité est à la fois semblable aux autres membres de son groupe et différent d'eux, par le caractère unique et singulier de ses expériences vécues. Les forces sous-jacentes à une illusion idéologique sont ainsi très différentes de celles qui engendrent une illusion névrotique mais agissent sur les individus en provenant de directions très différentes. De nombreuses idéologies se révèlent donc pertinentes en situation de compétition, de conflit, de domination, de défense et de résistance psychanalytique entre groupes, c'est-à-dire en tant qu'elles font partie d'un combat social et d'un contrat social. Il y a donc une corrélation étroite entre discours, idéologie, psychologie, sociologie et politique, au sens où la politique est généralement aussi bien discursive qu'idéologique et que les idéologies politiques sont largement reproduites par les textes et les discours pour les groupes particuliers ou à la totalité de la société. Dans un paradigme social contemporain et multidisciplinaire, ces idéologies politiques sont aussi décrites comme la fondation axiomatique des représentations sociales amplement partagées par les groupes. Les idéologies générales forment la base d'attitudes de groupe plus spécifiques, qui peuvent à leur tour influencer les identifications et les opinions individuelles

des membres des groupes, leurs compréhensions et interprétations d'évènements politique tout autant que les pratiques et normes sociales et les discours dans lesquels les membres du groupe s'engagent. La science politique se « cognitivise », elle se rapproche ainsi de la psychologie sociale qui connaît la même évolution. Les notions d'attitude, de socialisation, l'identité sociale ou bien encore celle de la représentation sociale ont été bien adoptées par les sciences politiques. Les prises de position des leaders d'opinion, les campagnes électorales, la façon dont les alternatives et les choix sont simplifiés par les partis politiques et les médias, sont aujourd'hui mieux pris en compte par les sciences sociales et politiques comme ressources dont disposent les citoyens pour produire une opinion, pour s'orienter dans la politique. Les idéologies politiques sont imprégnées dans l'imaginaire de la compréhension des phénomènes du monde par le biais de la sédimentation de leurs discours narratifs et argumentatifs. Cet imaginaire se construit des systèmes de pensées dans lesquels des différents types de savoir qui sont y impliqués : le *pathos* (le savoir comme affect), l'*ethos* (le savoir comme image de soi), le *logos* (le savoir comme rationalité). Enfin, cet imaginaire collectif circule dans les groupes, s'organisant dans le réel en systèmes de pensée comme créateur des normes et des symboles ainsi qu'en se déposant dans la mémoire collective des groupes et des nations.

## Références:

1. Adorno, T. et al. (1950). *The authoritarian personality*. New, York: Harper.
2. Allport, G. W. (1937). *Personality: a psychological interpretation*. Oxford: Holt.
3. Altemeyer, R.A. (1981). *Right-Wing Authoritarianism*. University of Manitoba Press.
4. Aluja, A., Garcia, L.F. (2004). Relationships between Big Five Personality Factors and Values. *Social Behavior and Personality*, n°32(7), p. 619-626.
5. Andréeva G.M. (2001). *Psychologie sociale*. Moscou: Aspect Press [Андреева Г.М. Социальная психология. Москва: Аспект Пресс, 2001, С.290]
6. Angelot, M. (1989). *Un état du discours social*. Québec : Édition du Préambule ;
7. Ansart, P. (1977). *Idéologies, conflits et pouvoir*. Paris : PUF.
8. Anscombe, J.-C. (1993). (Dir.), *Théorie des topoï*. Paris : Éditions Kimé.
9. Arendt, H. (1951), H. *Le système totalitaire. Les origines du totalitarisme*. Paris : Éditions du Seuil : 1993.
10. Aron, R. (1984). *Paix et guerre entre les nations*. Paris: Almann-Lévy.
11. Aseev V.G. (1976). *Motivation du comportement et formation de la personnalité*. Moscou : Pensée. [Асеев В.Г. (1976) *Мотивация поведения и формирование личности*. Moscou : Мысль, 1976, 158 с].
12. Bakhtine M.M. (1979). *Esthétique de la créativité verbale*. M., 1979. - Moscou : Art [Бахтин М.М. 1979, Эстетика словесного творчества. Москва: Искусство, с. 424]
13. Ball, T, Dagger, R. (1999). *Political ideologies and the democratic ideal*. New York: Longman. DOI: [10.4324/9781315625553](https://doi.org/10.4324/9781315625553)
14. Bakker, B. N. (2017). Personality Traits, Income, and Economic Ideology. *Political Psychology*, n°38 (6), p.1025-1041.
15. Beauvois, J.-L. (1995). La connaissance des utilités sociales. *Psychologie Française*, n°40 (4), p. 375-387.
16. Beauvois, J.-L., Joule, R.-V. (1981). *Soumission et Idéologies* (psychosociologie de la rationalisation). Paris : PUF.
17. Beauvois, J.-L. (2004). Quelques limites psychologiques du libéralisme et des démocraties libérales. In A. Dorna & P. Georget (Eds), *La démocratie peut-elle survivre au XXI<sup>e</sup> siècle?* Paris : In Press, p. 63-82.

18. Beauvois, J.-L. (2005). *Les illusions libérales, individualisme et pouvoir social*. Petit traité des grandes illusions. Grenoble : PUG.
19. Bechterev V.M (1926). *Le sujet et les tâches de la psychologie sociale en tant que science objective*. Moscou.: Pensée [Бехтерев В.М. Предмет и задачи социальной психологии как объективной науки. Moscou ,1926]
20. Bernard, G. Deschodt, J.-P., Verpeaux, M. (2011) (sous la direction de), *Dictionnaire de la politique et de l'administration*. Paris : P.U.F.
21. Billig, M. (1995). *Banal Nationalism*. London: Sage Publications
22. Billig, M. (1991), *Ideology and opinions: Studies in rhetorical psychology*. London Newbury Park, California: Sage Publications.
23. Bion, W.R. (1979), *Éléments de la psychanalyse*. Paris: P.U.F.
24. Bittner, A., Peterson, D.A.M. (2018). Introduction: Personality, party leaders, and election campaigns. *Electoral Studies*, n°54, p. 237-239.
25. Boston, J., Homola, J. Sinclair, B., Torres, M., Tucker, P.D. (2018). The Dynamic Relationship between Personality Stability and Political Attitudes. *Public Opinion Quarterly*, n°82, p.843-865.
26. Brushlinsky, A.V. (1979). *La pensée et l'anticipation: analyse logico-psychologique*. Moscou: Pensée. En russe. [Брушлинский, А.В. Мышление и прогнозирование: логико-психологический анализ, Москва : Мысль, 1979]
27. Camus, O. (2002). Science psycho-sociale et engagement idéologique. *Cahiers de Psychologie Politique*, n°2. Rubrique 4, sous-rubrique 3.
28. Canguilhem, G. (2009) *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*. Paris : Édition Vrin.
29. Caprara, G., Vecchione, M. (2017). *Personalizing Politics and Realizing Democracy*. New York: Oxford University Press.
30. Caspi, A., Roberts, B. W., Shiner, R. L. (2005). Personality Development: Stability and Change. *Annual Review of Psychology*, n° 56, p. 453–484.  
<https://doi.org/10.1146/annurev.psych.55.090902.141913>
31. Cattell, R. B. (1943). The Description of Personality: Basic Traits Resolved into Clusters. *Journal of Abnormal and Social Psychology*, n° 38, p. 476–507.
32. Cattell, R.B. (1943). The description of personality: foundations of trait measurement. *Psychological Review*, n°50, p. 339-594.
33. Chabrol, C. (1992). Représentations sociales, procès d'idéologisation et relations psycho-socio-langagières dans les réunions. In V. Aebischer, J.-P. Deconchy, E.M. Lipiansky (Eds), *Idéologies et représentations sociales*. Cousset : Delval.
34. Chabrol, C. (2004). Pour une psychologie des communications politiques. Dans A. Dorna et P. Georget (Eds.), *La démocratie peut-elle survivre au XXI<sup>e</sup> siècle ?* *Psychologie politique de la démocratie*. Paris : In Press. 135-150.
35. Charaudeau, P. (2005). *Le discours politique. Les masques du pouvoir*. Paris : Vuibert.
36. Chasseguet-Smirgel, J. (1973). Essai sur l'Idéal du Moi : contribution à l'étude de la «maladie d'idéalité », *Revue française de psychanalyse*, vol. 37, n° 5(6), p. 735-929.
37. Chilton, P.A. (2004). *Analysing Political Discourse: Theory and Practice*. London: Routledge. DOI: 10.4324/9780203561218
38. Costa, P. T., McCrae, R. R. (1992). The five-factor model of personality and its relevance to personality disorders. *Journal of Personality Disorders*, n° 6(4), p.343-359. <https://doi.org/10.1521/pedi.1992.6.4.343>
39. Craib, I. (1994). *Classical Social Theory*. Oxford: Oxford University Press.
40. Craib, I. (1997). *Experiencing Identity*. London: Sage.
41. Deconchy, J.-P. (1989). *Psychologie sociale. Croyances et idéologies*. Paris : Méridiens Klincksieck.

42. Deconchy, J.-P. (1999). Psychologie sociale des processus idéologiques. In W. Doise, N. Dubois, J.-L. Beauvois (Eds). *La construction sociale de la personne*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, p. 113-128.
43. *Destutt de Tracy, A. (1801). Projets d'éléments d'idéologie. Paris : L'Harmattan, 2004*
44. Dobewall, H., Aavik, T., Konstabel, K., Schwartz, S. H., Realo, A. (2014). A comparison of self-other agreement in personal values versus the Big Five personality traits. *Journal of Research in Personality*, n° 50, p. 1-10.
45. Doise, W. (1982). *L'Explication en Psychologie Sociale*. Paris : PUF.
46. Doms, M., Moscovici, S. (1996) .Innovation et influence des minorités, in S. Moscovici (Dir.) *Psychologie sociale*. Paris : P.U.F.
47. Dorna, A. (1998). *Fondements de la psychologie politique*. Paris : PUF.
48. Dorna, A. (2006). La psychologie politique contemporaine, in *Pour une psychologie française*, (sous la direction d'A. Dorna), vol.1, Paris : In Press, p.9-15.
49. Dorna, A. (1999). *Le populisme*. Paris : P.U.F., « Que sais-je ? »
50. Dubois, N. (2005). Normes sociales de jugement et valeur : ancrage sur l'utilité et ancrage sur la désirabilité. *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, n°18(3), p.43-79.
51. Eatwell, R. (Ed.) (1999). *Contemporary political ideologies*. New York: Pinter.  
DOI : [10.4324/9780429038839](https://doi.org/10.4324/9780429038839)
52. Eysenck, H.J. (1997). Personality and Experimental Psychology: The Unification of Psychology and the Possibility of a Paradigm. *Journal of Personality and Social Psychology*, n°73 (6), p.1224-1237.
53. Eysenck, H. (1955). *The psychology of politics*. London: Rutledge, Kegan and Paul.
54. Freedman, M. (1996). *Ideologies and political theory. A conceptual approach*. Oxford: Clarendon Press.
55. Festinger, L. (1957). *A theory of cognitive dissonance*. Evanston: Row, Peterson.
56. Festinger, L. (1954). «Théorie des processus de comparaison sociale», in C. Faucheux, S. Moscovici (Eds.), *Psychologie sociale théorique et expérimentale*. Paris : Mouton, 1971.
57. Freud S. (1914), *Pour introduire le narcissisme* Paris: Payot & Rivages, 2012.
58. Freud, S. (1915). *Notre relation à la mort*. Paris: Payot & Rivages, 2012.
59. Freud, S. (1921). *Psychologie des foules et analyse du moi*. Paris: Payot & Rivages, 2012.
60. Freud S. (1923), *Le moi et le ça*, Paris: P.U.F/Quadrige, 2011.
61. Freud, S. (1927). *L'avenir d'une illusion*. Paris: GF Flammarion, 2011.
62. Freud, S. (1930). *Le malaise dans la civilisation*. Paris: G.F. Flammarion, 2010.
63. Freud, S. (1933). Sur une Weltanschauung », in *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*. Paris: Gallimard, Folio Essais, 2009.
64. Fromm, E. (1963). *La peur de la liberté*. Paris : Buchet-Chastel.
65. Gangloff, B. (2002). L'internalité et l'allégeance considérées comme des normes sociales. *Cahiers de Psychologie Politique*, n°2. Rubrique 2.
66. Ghiglione R., Blanchet A. (1991). *Analyse de contenu et contenus d'analyses*. Paris : Dunod.
67. Goldberg, LR. (1990). An alternative "description of personality": The Big-Five factor structure. *Journal Personal Social Psychology*, n°59, p. 1216-1229.
68. Goldberg, L. R. (1992). The Development of Markers for the Big-Five Factor Structure. *Psychological Assessment*, n°4 (1), p. 26-42
69. Hazan, E. (2006). LQR. La propagande du quotidien. Paris: Editions Raisons d'agir.
70. Hume, D. (1739). *L'entendement. Traité de la nature humaine*. Livre I. Paris : GF Flammarion, 1995.

71. Hegel, G.W. F., (1817-1818). *Leçons sur le droit naturel et la science de l'État*. Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 2006.
72. Hinshelwood, R. D. (2007). Idéologie et identité : une étude psychanalytique d'un phénomène social. *Revue française de psychanalyse*, n°4 (71), p. 1027 – 1045.
73. Hibbing, M. V., Ritchie, M., Anderson, M.R. (2011). Personality and Political Discussion. *Political Behavior*, n°33, p. 601-624.
74. Hobbes T. (1651). *Leviathan*. London: Printed for Andrew Crooke.
75. Honneth, A. (2017). *L'Idée du socialisme: Un Essai d'actualisation*. Paris: Gallimard.
76. Johnston, C. D., Lavine, H.G., Frederico, V.M. (2017). *Open versus closed. Personality, Identity, and the Politics of Redistribution*, New York: Cambridge University Press.
77. Jost, J.T., Glaser, J., Kruglanski, A.W., Sulloway, F.J. (2003). Political Conservatism as Motivated Social Cognition. *Psychological Bulletin*, n°129 (3), p. 339-375.
78. Jung, C.- G. (1967). *Les racines de la conscience*, Paris : Éditions Buchet-Chastel
79. Jung, C.G. (1964). *Dialectique du moi et de l'inconscient*, Paris : Gallimard.
80. Kaës, R., (1980). *L'idéologie des études psychanalytiques*, Paris: Dunod.
81. Katz, D. (1960). The functional approach to the study of the attitudes. *Public Opinion Quarterly*, Volume 24(2), p. 163–204, <https://doi.org/10.1086/266945>.
82. Kierkegaard, S. (1844). Le concept d'angoisse. *Œuvres complètes*, Paris : Editions de l'Orante, v. VII, 1973.
83. Kojève(Kojevnikoff), A. (2004). *La notion de l'autorité*, Paris : Gallimard.
84. Lacan, J. (1964), Le Séminaire, Livre XI, *Les quatre concepts de la psychanalyse*. Paris: Édition du Seuil, 1973.
85. Lasswell, H. D. (1948). *Power and Personality*. New York: Norton.
86. Le Bon, G. (1895). *La psychologie des foules*. Paris : P.U.F./Quadrige, 2013
87. Locke, J. (1694). *Identité et différence*. Paris : Seuil, 1998.
88. Locke, J. (1690) *Traité du gouvernement civil*. Paris : Éd. Simone Goyard-Fabre, 1984.
89. Machiavel (Machiavelli) N. (1513), *Le Prince*, Paris : Librairie Générale Française, 1962.
90. Marx, K., Engels, F. *Œuvres choisies*. Moscou : Editions du Progrès, 1978.
91. Matalon B. (2006). *Face à nos différences. Universalisme et relativisme*. Paris: L'Harmattan.
92. McCrae, R. R., John, O. P. (1992). An introduction to the five-factor model and its applications. *Journal of Personality*, n° 60(2), p.175–215. <https://doi.org/10.1111/j.1467-6494.1992.tb00970.x>
93. McCrae, R. R., Costa Jr.P.T. (2008). Empirical and Theoretical Status of the Five Factor Model of Personality Traits. In: G.J. Boyle, G. Matthews, D. H Saklofske (dir.). *The Sage Handbook of Personality Theory and Assessment*. Vol. 1, SAGE Publications Ltd, p. 273-294. <https://dx.doi.org/10.4135/9781849200462.n13> .
94. Milgram, S. (1974). *Obedience to Authority: An Experimental View*. Harper & Row. Soumission à l'autorité. Paris: Calmann-Lévy.
95. Miller, D. (1995), *On Nationality*, Oxford: Clarendon Press.
96. Moscovici, S. (1991). *L'âge des foules*. Bruxelles: Édition Complexe.
97. Moscovici, S. (1961). *La Psychanalyse, son image et son public*. Paris: PUF.
98. Moscovici, S. (1967). Communication processes and the properties of language. In L. Berkowitz (Ed.). *Advances in experimental social psychology*, T.3. New York : Academic Press.
99. Moscovici, S. (1979). *Psychologie des minorités actives*. Paris : PUF.
100. Moscovici, S. (Ed.) (1984). *Psychologie sociale*. Paris : PUF.
101. Netchine, S. (1996) (Dir.), *Psychologie sociale*. vol.1, Paris : Bréal.

102. Nietzsche, F. (1876-1877). *Humain, trop humain*. Paris : Gallimard, 1968.
103. Orfali, B. (2002). La droite de cœur, ses dissensions et ses consensus. *Les cahiers Internationaux de psychologie sociale*, n° 53, p.10-19.
104. Onfray, M. (1997). *Politique du rebelle. Traité de résistance et d'insoumission*. Paris : Grasset.
105. Pérez, J.-A., Mugny, G. (1993). *Influences sociales. La théorie de l'élaboration du conflit*. Neuchâtel : Delachaux & Niestlé.
106. Ouchakov, D. V. (2011). *Psychologie de l'intelligence et de la surdouce*. (Études expérimentales). Moscou.: Edition de l'Institut de psychologie », 2011. (Ушаков Д. В.
107. Психология интеллекта и одарённости. Экспериментальные исследования, М. Изд-во «Институт психологии РАН», 2011).
108. Pervin, L. A. (1996). *The Science of Personality*. New York: Wiley.
109. Platon, *La République*. Paris: GF Flammarion, 2016.
110. Polikarpov V.A. (1987). *Les particularités de l'analyse par la synthèse comme mécanisme de pensée dans les conditions du dialogue*. Manuscrit. Thèse. PhD en sciences psychologiques [Поликарпов В.А. Особенности анализа через синтез как механизма мышления в условиях диалога. Автореферат канд. дисс. М. 1987].
111. Potter, J. (1996). *Representing reality: Discourse, rhetoric and social construction*. London : Thousand Oaks, [DOI: 10.4135/9781446222119](https://doi.org/10.4135/9781446222119)
112. Radtchenko, S.V. (1988). *L'interrelation entre l'estime de soi et le processus de pensée dans la résolution des problèmes*. Manuscrit. Thèse. PhD en sciences psychologiques. Moscou : Science [Радченко С. В. Взаимосвязь самооценки и мыслительного процесса при решении задач. Автореферат канд. дисс. М.1988]
113. Radtchenko-Draillard, S. (2011). L'approche cognitive de la négociation. *Cahiers de psychologie politique*, n° 19, pp. 25-51
114. Radtchenko-Draillard, S. (2016). *L'étude psychanalytique de la résolution des conflits dans les interactions interpersonnelles et la négociation*. Thèse de Doctorat en psychologie. Paris : Sorbonne Paris Cité- Université Paris Diderot, 502p.
115. Radtchenko-Draillard S. (2012) La spécificité de la négociation internationale. *Cahiers de psychologie politique*, n° 21, pp. 81-105.
116. Radtchenko-Draillard S. (2021). *Psychology and Diplomacy in the Analysis of Negotiation: the Unavoidable Links and the Inevitable Interdependencies*. Research Proposal. [DOI: 0.13140/RG.2.2.16441.49764](https://doi.org/0.13140/RG.2.2.16441.49764)
117. Ricardo, D. (1817). Des principes de l'économie politique et de l'impôt. *Œuvres complètes de David Ricardo*. Volume 1, t.13, Paris : Osnabrück ; O. Zeller, 1966.
118. Rokeach M. (1960). *The open and closed mind*. New York: Basic Books.
119. Rouquette M.-L. (1994). *Sur la connaissance des masses. Essai de psychologie politique*. Grenoble : PUG.
120. Selivanov V. V. (1988). *Interrelation du style cognitif et des caractéristiques processuelles de la pensée*. Manuscrit. Thèse. PhD en sciences psychologiques. Moscou : Science [Селиванов В. В. Взаимосвязь когнитивного стиля и процессуальных характеристик мышления. Автореферат. канд. дисс. М. 1988].
121. Shorokhova E. V. (1974). (Réd.) Aspect psychologique des problèmes de personnalité. *Problèmes théoriques de psychologie de la personnalité*. Moscou : Science, p. 3-33 [Шорохова Е. В. (1974) Психологический аспект проблем личности, *Теоретические проблемы психологии личности*, (Отв. ред. Е. В. Шорохова). Москва : Наука, с. 3-33].
122. Sidanius, J., Pratto, F., Mitchell, M. (1994). In-group identification, social dominance orientation, and differential intergroup social allocation. *The Journal of Social Psychology*, n° 134(2), p. 151-167. <https://doi.org/10.1080/00224545.1994.9711378>

123. Smith, A. (1776). *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*. Paris : PUF, coll. « Pratiques théoriques », 1995.
124. Taguieff, P.-A. (2021). *Les théories du complot*. Paris-PUF, Que sais-je ?
125. Tajfel, H. (1978). *Differentiation between social groups: Studies in intergroup relations*. London: Academic Press.
126. Tajfel, H., Turner, J. (1986). The social identity of intergroup behaviour. In: S. Worchel, W. Austin W. (Eds). *The psychology of intergroup relations*. New York : Nelson Hall
127. Temnova (Slastenina), L. V. *Spécificité du processus de pensée de résolution des problèmes moraux*: Manuscrit. Thèse. PhD en sciences psychologiques. M., 1991. [Темнова (Сластенина) Л. В. Специфика мыслительного процесса решения нравственных задач. Автореферат. канд. дисс. М. 1991.]
128. Vala, J (1990). Identités sociales et représentations du pouvoir. *Revue internationale de psychologie sociale*, n°3 (3), p. 465-469.
129. Van Dijk, T. A. (2001). Discourse, ideology and Context. *Folia Linguistica XXXV* n°1(2), p. 11-40.
130. Van Dijk, T.A. (2003), Text and context of parliamentary debates. In P. Bayley (Ed.), *Cross-Cultural Perspectives on Parliamentary Discourse*. Amsterdam: Benjamins, p.339-372.
131. Verhulst, B., Hatemi, P.K., Martin, N.G. (2010). The nature of the relationship between personality traits and political attitudes. *Personality and Individual Differences*, n° 49, p. 306-316.
132. Viotti, P.R., Kauppi, M.V. (2012), *International Relations Theory*. Boston: Pearson Education.
133. Weber, M. (1922) *Economie et société*. Paris : Plon : 1971.
134. Wodak, R., De Cillia, R., Riesigl, M., Liebhart, K. (2009). *The Discursive Construction of National Identity*. Edinburgh: Edinburgh University Press.